

VOLUME 59  
NUMÉRO 253

ÉTÉ  
2025

# Vivre ET célébrer

Revue de pastorale liturgique  
et sacramentelle

## Les pèlerinages



Une foi en marche 2



## DOSSIER

### Les pèlerinages, une foi en marche (2)

- 4 *Fiat peregrinatio !* Que le pèlerinage advienne !  
>>> ÉRIC LALIBERTÉ
- 9 Jérusalem, Rome, Compostelle. Polyvalence et ambivalence des grandes destinations  
>>> ROBERT MAGER
- 15 Chant et musique dans l'expérience pèlerine  
>>> ROBERT MAGER
- 20 Le *Hajj*, un pèlerinage à la rencontre de Dieu et de l'humanité  
>>> IMAM HASSAN GUILLET
- 24 Les chemins de la rencontre  
>>> MARIE-JOSÉE POIRÉ

## L'ART DE CÉLÉBRER

- 27 La bénédiction d'un orgue, un rite émouvant et rare  
>>> MARIO COUTU

## CHRONIQUES

- 31 Deux hommages à l'abbé Paul De Clerck  
>>> DANIEL LALIBERTÉ  
ET MARIE-JOSÉE POIRÉ
- 36 Échos de l'actualité...

## 38 Recensions



Revue de pastorale liturgique  
et sacramentelle

### LES AUTEURS

Mario Coutu est coordonnateur à l'Office national de liturgie. Il est aussi titulaire depuis 1985 des grandes orgues de la cathédrale Saint-Jean l'Évangéliste, à Saint-Jean-sur-Richelieu.

« Daniel Laliberté est directeur de l'Office national de liturgie et membre du comité d'orientation de la revue *Vivre et célébrer*.

Éric Laliberté est membre du Réseau québécois pour les études pèlerines. Il est aussi directeur du centre d'accompagnement pèlerin Bottes et Vélo.

Imam Hassan Guillet est membre fondateur de la Table interreligieuse du Québec. Originaire du Liban, il est établi au Québec depuis environ 50 ans. Maintenant retraité, il a été ingénieur et avocat.

Robert Mager est professeur associé de théologie à l'Université Laval. Il est rédacteur en chef de la revue *Vivre et célébrer*.

Marie-Josée Poiré est liturgiste, membre du comité d'orientation de *Vivre et célébrer* et membre de l'équipe du service d'accompagnement et de formation au diocèse de Chicoutimi.

»



Robert Mager  
Rédacteur en chef

[r.mager@cecc.ca](mailto:r.mager@cecc.ca)

[www.cecc.ca](http://www.cecc.ca)

## LIMINAIRE

### Nous sommes des marcheurs

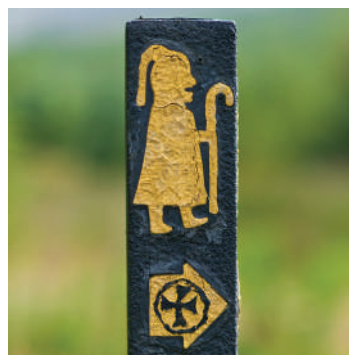
CE NUMÉRO de *Vivre et célébrer* présente le second volet du dossier sur les pèlerinages, le premier volet ayant paru dans le [numéro du printemps dernier](#). Le premier ensemble de textes faisait état d'expériences ; celui-ci poursuit l'exploration avec une touche plus réflexive.

Je dois vous faire une confession. Ce dossier double m'a beaucoup fait réfléchir. Il y a plus de vingt ans, je proposais un article intitulé « Nous sommes des marcheurs<sup>1</sup> ». J'y exploitais à fond les images de la marche et du chemin pour analyser l'expérience de foi. Or le mot « pèlerinage » et ses dérivés ne figuraient pas dans cet article, sauf dans une allusion finale au Christ pèlerin. Je crois qu'à l'époque, malgré le thème de la marche, l'idée du pèlerinage ne m'avait pas effleuré l'esprit.

Je réalise que l'expérience du pèlerinage n'a pas fait partie de mon... parcours. Bon, on ne peut pas tout vivre, mais cette absence est un peu étonnante. Je suis un marcheur et un randonneur, et ce, depuis toujours. La marche a été au cœur de mes expériences de voyage. On trouvera dans mes écrits un éventail de mots apparentés tels que « sentier », « cheminement », « itinéraire », « sens » ou « aventure » pour parler de l'expérience de foi. Mais pas « pèlerinage ». J'ai bien prié sur la tombe d'un fondateur de communauté religieuse, ou fait des détours pour revoir une maison d'enfance. Mais pas de pèlerinage au sens strict.

J'ai été marqué, dans ma jeunesse, par les [Récits d'un pèlerin russe](#), un ouvrage spirituel du 19<sup>e</sup> siècle. J'en fais état à la page 13 du présent numéro. Mais le pèlerin russe est en fait un itinérant qui se déplace sans but particulier, sinon celui d'apprendre, au fil de ses rencontres avec des maîtres spirituels, le secret de la prière perpétuelle. Ni le chemin, ni la destination ne lui importe. Du moins au départ.

À la lecture de notre dossier sur les pèlerinages, je réalise à quel point nous avons été marqués, dans la



Joe King, via [Wikimedia Commons](#).  
[CC BY-SA 3.0](#)

longue durée, par des conceptions de la spiritualité plutôt désincarnées. Le spirituel et le corporel ne faisaient pas bon ménage, le spirituel se conquérant souvent à l'encontre du corporel. Comme si la vie spirituelle nous situait hors du temps et de l'espace.

L'expérience du pèlerinage interpelle cette vision désincarnée de la foi. Il y est question des pieds et du dos, de la chaleur et de la pluie, de chemins, de destinations, de l'épreuve du temps, de la traversée de l'espace, de rencontres, de paroles et de silences, de lieux et d'objets, bref, d'une foi corporelle, vivante, palpitante, parfois souffrante, nourrie d'espoir. *Vivre et célébrer*, qui se veut attentive aux rites et aux symboles dans la vie liturgique et sacramentelle, s'expose aux grands vents en prêtant ainsi attention à la réalité concrète, vivifiante, de l'expérience pèlerine. Et moi aussi.

<sup>1</sup> [Lumen vitae](#), 59/4 (déc. 2004), p. 365-377.

Retour  
à la table  
des  
matières

© [bottesetvelo.com](http://bottesetvelo.com)

# *Fiat peregrinatio !*

## Que le pèlerinage advienne !

&gt;&gt;&gt; ÉRIC LALIBERTÉ

L'HUMAIN est un être de mouvement, en marche depuis la nuit des temps. Toujours en quête d'un monde meilleur, d'un environnement propice où vivre et s'épanouir, ses pas l'ont porté d'un bout à l'autre de la planète. Or, si la sédentarisation lui a permis de s'installer dans la confiance et l'assurance, elle n'a pourtant jamais su satisfaire son désir. Quelque chose manque et le remet inlassablement en route.

Plusieurs recherches dans le domaine des études pèlerines s'accordent à dire que le mouvement fonde l'expérience pèlerine. Animé par le mouvement, traversé par lui, l'humain est lui-même mouvement qui traverse. Ainsi, il n'est pas nécessaire de se déplacer pour être en pèlerinage : c'est lui qui vient à nous, dans l'espace de la rencontre. Le pèlerinage advient, il ne se commande pas. Il surgit lorsque la rencontre est effective. Il agit dans le sensible de la chair. Véritable spiritualité de la Pentecôte, il est ce qui met en mouvement : il est le mouvement !

### Spiritualité et mouvement

Dans l'Ancien Testament, l'expérience spirituelle du peuple de Dieu est celle des nomades, à commencer par Abraham et Moïse. Dans l'espace de leur rencontre avec Dieu, ils sont conduits à se mettre en route avec tout un peuple. Ce sont eux qui bougent sous l'effet de la rencontre. Pour Élie, la rencontre avec Yahvé survient « dans une brise légère » et suggère qu'il est traversé par ce souffle divin. Dans le livre de la Sagesse, il est dit de celle-ci qu'elle est « mobile » (Sg 7, 24), qu'elle ne s'installe pas et demeure malléable. La Sagesse invite ainsi à moduler sa réponse selon les rencontres, à cheminer avec elles.

Dans l'évangile de Matthieu, Jésus est introduit par le mouvement. Toutes les scènes débutent dans un élan : Jésus survient, est emmené, entre, monte, embarque, descend, se retire, se rend, traverse, arrive, repart, etc.

Retour  
à la table  
des  
matières

Jamais installé, toujours en mouvement, il est lui-même *expérience de rencontre*, une expérience qui traverse sans s'installer. Les rencontres avec le Christ n'offrent d'ailleurs pas de réponses univoques. Elles s'adaptent aux situations et aux individus, à un point tel qu'elles laissent parfois douter de sa cohérence. Il déplace ainsi nos regards de la règle vers l'espace de la rencontre, faisant de ce mouvement la priorité. Chaque rencontre est unique.

Parmi toutes les motions intérieures que suscite la vie spirituelle, saint Augustin est l'un des premiers à employer le mot *peregrinus* pour en décrire l'expérience. Le pèlerin est un étranger, un être de passage. C'est le mot qui convient à Augustin pour décrire ce qu'il ressent : il est un voyageur. Étranger à ce monde, en route vers la maison du Père, il ne fait que le traverser. Ce mot donnera d'ailleurs naissance au mot *pèlerin*, que Compostelle viendra confirmer dans le langage religieux.



## Le pèlerinage de la vie

**Selon Augustin, le pèlerin est un être de passage ; étranger à ce monde, en route vers la maison du Père, le pèlerin ne fait que le traverser.**

L'effort qu'Augustin met à décrire son expérience spirituelle nous est bien utile pour saisir ce qui est dit lorsqu'il se dit pèlerin. Ayant vécu une rencontre spirituelle qui le repositionne, Augustin interroge sa vie et son désir de vivre face aux contraintes du monde, soulignant les écarts que cette expérience manifeste. Or, le mouvement ne se perçoit que dans ces écarts. Sous l'effet de la rencontre, quelque chose a bougé, s'est déplacé. Le passage du vent se reconnaît par les feuilles qui frémissent ou encore par le drapeau qui claque. La musique laisse entendre le souffle qui traverse la flûte. Dans l'espace de la rencontre, l'expérience se manifeste : il se produit quelque chose. Sans rencontre, on demeure dans le même, dans le pareil, face à soi-même.

Ainsi, ce qui habite le pèlerin, le *peregrinus*, prend forme dans la rencontre, alors qu'elle révèle un rapport au monde tout autre. Dans cet espace, la loi tombe et invite à se positionner : comment vivre en vérité ?

## L'expérience pèlerine

Aujourd'hui, même si pour plusieurs l'expérience spirituelle s'est affranchie des cadres religieux, elle ne les exclut pas pour autant : elle les transcende et demande à être entendue dans toute son actualité ; comme spiritualité débridée, non institutionnalisée. L'expérience pèlerine est en effet si diversifiée qu'elle manifeste des rencontres avec Dieu, avec le divin, avec l'Univers – diront certains – hors des sentiers battus, hors des repères usuels.

En ce moment même, des foules d'humains défilent partout dans le monde. Certains sont pèlerins en route vers Lourdes, l'Oratoire Saint-Joseph, Compostelle ou encore La Mecque. Tandis que certains se rendent à Auschwitz, sur la tombe de Jim Morrison ou visitent leur village natal, d'autres font un pèlerinage cinématographique, littéraire, historique ou même virtuel. Il est dit « pèlerinage » en tellement de circonstances qu'il n'est désormais plus possible d'associer le pèlerinage à un lieu, mais à une expérience.

Tout comme la lecture est l'expérience d'une rencontre entre un texte et un lecteur, l'expérience pèlerine se manifeste dans l'espace de la rencontre et s'expérimente selon divers contextes. Si je peux lire un livre, de la musique, un tableau, des parfums, du vin – puisque tout se donne à lire par l'expérience des sens –, je peux également faire un pèlerinage de diverses manières. De fait, si le pèlerinage relève de l'expérience, c'est qu'il saisit de l'intérieur. Riche de cette expérience de rencontre, il advient sans raison, à des moments fortuits. Ce n'est pas moi qui en décide ou qui le contrôle.

Ce qui fait le pèlerinage relève ainsi d'une rencontre déstabilisante. L'humain est bousculé dans ses repères de vie. Il prend conscience de ce qu'il est et s'interroge sur sa vie. C'est ce qui le met en mouvement. C'est ce qui le porte et le met en quête d'un monde meilleur, d'une vie meilleure. Saisi par l'expérience, il ne peut en rester là !

## Aller au bout de la rencontre

Pèlerin et pèlerine sont touchés, voire bousculés, dans l'espace de la rencontre. La ritualité de l'exercice doit donc favoriser la rencontre sous toutes ses formes. Les lieux de pèlerinage, tout comme ceux et celles qui offrent de vivre une expérience pèlerine, doivent se concentrer sur ce qui la favorise, en acceptant de ne pas en avoir le contrôle et en ignorant si elle sera effective. En effet, si les pèlerinages peuvent se programmer, l'expérience pèlerine surprend.

Retour  
à la table  
des  
matières

© [bottesetvelo.com](http://bottesetvelo.com)

Nos églises et nos sanctuaires sont des espaces de rencontres, des lieux qui ont le potentiel de favoriser la rencontre avec Dieu. Or, cette rencontre ne saurait être complète si elle ne conduit pas à une prise de parole, une mise en langage. La perspective pèlerine pose l'impératif d'aller au bout de ce mouvement relationnel, de cette rencontre qui traverse la chair, afin que chacun aille au bout de cette traversée et qu'il en accouche. Comme Marie, accueillir la présence de Dieu en soi et laisser la rencontre s'accomplir. Dans ce mouvement, donner naissance au Verbe fait chair. Fruit de ce mouvement relationnel, la rencontre est à entendre dans l'espace de la Parole libérée alors qu'elle laisse un certain goût : celui du salut.

## Les trois piliers du pèlerinage

**Trois instances se rencontrent et se traversent mutuellement: un sujet, une expérience et un récit.**

### Le mouvement de l'énonciation pèlerine

Lorsqu'il est question de pèlerinage, il est essentiel de prendre en compte les forces vives qui en constituent le mouvement : l'énonciation pèlerine. Celle-ci repose sur l'interaction de trois instances indissociables : un sujet, une expérience et un récit. Ces instances se rencontrent et se traversent mutuellement. Or, bien souvent, seuls le sujet et l'expérience sont mis de l'avant, au détriment du récit. Pourtant, comme nous l'avons dit, c'est par sa mise en langage que l'expérience pèlerine s'accomplit.

« L'énonciation pèlerine est un tourbillon d'énergies au sein duquel un sujet traverse une expérience qui, en retour, le traverse et le transforme. Le tout demande à être actualisé dans un récit : qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'as-tu vécu ? Comme dans ce passage avec les dix lépreux. L'un d'entre eux va expérimenter les effets de la rencontre comme pèlerinage :

Et à son entrée dans un village, vinrent à sa rencontre dix lépreux qui se tinrent à distance, et ils élevèrent la voix et dirent : « Jésus, Chef, aie pitié de nous ! » Ce que voyant, il leur dit : « Allez vous montrer aux prêtres ». Or, comme ils s'en allaient, ils furent purifiés. L'un d'entre eux, voyant qu'il avait été guéri, revint, glorifiant Dieu d'une voix forte, et il tomba sur la face aux pieds de [Jésus], en le remerciant. Et c'était un Samaritain ! Prenant la parole, Jésus dit : « Est-ce que les dix n'ont pas été purifiés ? Les neuf autres, où sont-ils ? Il ne s'est trouvé, pour revenir rendre gloire à Dieu, que cet étranger ! » Et il lui dit : « Relève-toi, va ; ta foi t'a sauvé ! » (Lc 17, 12-20)

Le pèlerinage est un chemin relationnel qui se trace dans le langage et qui invite à reconnaître ce qui sauve. Le témoignage accomplit le salut de l'expérience pèlerine en tant que réponse à la rencontre qui traverse, ce que fait le lépreux. Alors qu'il est traversé par l'expérience de la rencontre, qu'il prend conscience de ce qui agit en lui et revient rendre gloire. Il est alors déplacé sur le plan relationnel, ce que les neuf autres ne semblent pas avoir expérimenté.

Comment opère cette traversée ? L'expérience touche le pèlerin au plus profond de lui-même. Elle l'ébranle et le met en vibration. Ce qu'il ressent, il le lit et l'interprète à travers le prisme de son histoire : son éducation, sa culture, ses expériences passées. Cette rencontre intérieure est souvent bouleversante, comme celle de Paul sur le chemin de Damas, de Zachée dans son sycomore ou de la Samaritaine au puits. Ils sont touchés dans leur histoire personnelle. Par la rencontre avec le Christ s'opère une voie de salut dans leur chair. Le tout se joue dans la vérité de ce qui est ressenti en eux comme élan de joie. Aujourd'hui, elle peut s'entendre de diverses manières. Prenons pour exemple le récit de cet enfant qui vit de la violence familiale et qui témoigne de ce qu'il a vécu alors qu'il s'est rendu chez un ami pour la première fois. Cette

Retour  
à la table  
des  
matières

rencontre avec l'altérité a bouleversé son univers. Il prend soudainement conscience que sa situation n'est pas une norme absolue. Par effet de contraste, ses représentations de la vie familiale sont déconstruites et tout cela l'interroge. Il devra en parler pour aller au bout de cette « espérance ».

Ce processus fonctionne aussi en sens inverse : la rencontre avec l'altérité met en lumière des réalités parfois insoutenables. Ces mouvements ressentis intérieurement appellent au discernement : Qu'est-ce qui est remué en moi ? D'où cela vient-il ? Quel goût cette expérience me laisse-t-elle ? À quoi suis-je invité ? La réponse à ce questionnement devient, en certains cas, une interpellation à se faire « espérance ».

Dans ces espaces, la grâce opère sous la forme d'une vérité qui cherche à se dire et dont le salut dépend par la réponse qui lui sera donnée. Car le salut est déjà là : il attend seulement une réponse de notre part.

Cet instant de vérité, dans l'espace de la rencontre, est précisément ce qui fait défaut à l'homme riche de l'évangile de Mathieu (Mt 19, 16-23). Lorsqu'il demande : « Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? », Jésus l'invite à vendre tous ses biens. Déstabilisé, il est saisi par la rencontre, mais ne répond pas. Il aurait pu s'opposer, se révolter, adhérer... mais il ne fait rien. Le texte dit simplement qu'il s'en va. Le potentiel pèlerinage qui se présente à lui avorte dans ce silence, faute d'une réponse.

### Le salut dans l'expérience qui se dit



Cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle (Pixabay.com)

Lors d'une enquête sur le chemin de Compostelle, une pèlerine m'a confié : « La marche m'a sauvée de la grosse dépression. » Dans cette simple phrase se retrouvent les trois dimensions de l'énonciation pèlerine : un sujet parlant, une expérience de l'altérité (« la marche ») et un récit qui témoigne du salut advenu au cœur de cette rencontre.

Notons que cette phrase ne dit pas : « Je me suis sauvée en allant marcher », mais que « la marche » l'a sauvée. Le sujet n'est pas en position agissante, il est agi par l'expérience. La marche la traverse. En la formulant ainsi, elle se fait l'instrument de la marche et c'est dans ce mouvement que s'accomplit son salut. Dans ce contexte, « la marche » contient quelque chose qui a le goût de Dieu, sans pour autant le nommer.

L'expérience pèlerine se joue dans ces prises de paroles qui aux premiers abords semblent anodines, mais qui agissent comme paroles de vie. Il ne s'agit pas de prétendre que toute marche est une expérience divine. Ce qui importe, c'est la mise en langage de l'expérience. Dans la parole de ces témoignages peut s'entendre la présence de Dieu. Dans l'écoute de ces récits, elle se dessine, parfois à l'insu de celui ou de celle qui raconte. Seul son parfum en témoigne, par le goût qu'elle laisse.

### Des lieux de parole en vérité

Je ne suis pas un spécialiste de la liturgie, mais de l'expérience pèlerine comme expérience vécue dans la rencontre. Nos liturgies se voulant des expériences du même ordre, il me semble qu'elles auraient avantage à être conçues en espaces de pèlerinage : des lieux d'expérimentation pour celles et ceux qui cherchent un sens à leur vie et qui, au fond, ne demandent qu'à croire dans la force de ce qui les traverse. Mais pour croire, encore faut-il avoir fait l'expérience d'une rencontre qui nous touche et nous bouleverse. Nous ne pouvons pas croire en ce qui ne trouve aucun écho en nous. En revanche, nous reconnaitrons la vérité d'une expérience lorsqu'elle nous a traversés, remués et transformés. Le sujet devient alors réponse par ses actes. Pour cela, la rencontre liturgique doit s'effectuer dans le concret de la vie, dans l'actualité de ce qui se vit, en se préoccupant de la réalité humaine d'aujourd'hui.

### Une rencontre incarnée

**La rencontre liturgique doit s'effectuer dans le concret de la vie, dans l'actualité de ce qui se vit, en se préoccupant de la réalité humaine d'aujourd'hui.**

Les lieux de rencontre ne sont donc pas à chercher dans le rituel lui-même, mais dans ce qui touche l'être intérieurement. La véritable rencontre advient au moment où quelque chose s'illumine dans la chair du pèlerin, sous l'effet de l'expérience. C'est là que le pèlerinage commence. Il adviendra pleinement dans le langage, comme réponse, mais notre époque manque de lieux qui permettent à l'expérience spirituelle d'aboutir. Beaucoup d'expériences sont proposées, mais peu conduisent à en parler. Si nos liturgies sont des occasions de rencontres, elles doivent aussi être des occasions d'accouchements. L'expérience pèlerine, comme traversée intérieure, doit pouvoir être mise en langage, partagée, entendue. Son fruit est la Parole. En offrant un espace pour prendre appui et cheminer sur les mots de son expérience, chacun pourra trouver son chemin vers la maison du Père... à la manière d'Augustin.

## Célébrer la Parole autrement

Le pèlerin a besoin de nommer son expérience spirituelle, de raconter sa vie, ses désirs, ses manques, ses espoirs, de leur donner forme. Ordonnée dans du langage, la rencontre opère et le souffle de Dieu se fait entendre. La véritable Parole n'est pas dans le texte des Évangiles, elle est dans le pèlerinage qui émane de la rencontre entre le lecteur et le texte. Elle se laisse sentir par la mise en langage de cette expérience de rencontre.

Lorsque s'ouvre cet espace dans le tumulte du quotidien, lorsqu'il y a possibilité de rencontre, une parole de salut monte : « j'ai besoin de silence », « j'ai besoin d'une pause ». Alors que la solitude, la détresse ou l'impuissance sont nommées, elles mettront en évidence : « j'ai besoin de rencontrer du monde », « j'ai besoin d'être rassuré », « j'ai besoin d'être utile ». Ces lieux du langage sont autant de formules qui portent en elles un parfum de salut, le parfum de Dieu. Car il est là – déjà là – présent au cœur de ces paroles qui parlent de la vie et des préoccupations quotidiennes de notre époque. Il n'attend que notre réponse.

L'Évangile s'écrit à chaque instant. Son grand texte s'ouvre devant nous quotidiennement, de mille et une façons, dans le courant de la vie. Il importe donc de se poser la question : quelles places nos liturgies offrent-elles pour que la rencontre avec ce texte opère et que puisse s'effectuer l'expérience pèlerine ? En quoi favorisons-nous l'aboutissement de l'expérience comme pèlerinage dans la chair ?

Le thème du Jubilé 2025, « Pèlerins d'espérance », invite à se mettre en marche, à se laisser déplacer par l'inusité qui porte le peuple de Dieu, aujourd'hui. L'Église de demain y est en gestation. Trouverons-nous l'audace de favoriser, non pas l'expérience que nous attendons, mais celle du pèlerin qui vient à la rencontre de Dieu ? Son espérance est tournée vers ce parfum de salut qu'il apprend à reconnaître, au fil de ses expériences, qu'il cherche sans cesse et auquel il répond de mieux en mieux. En lui, il trouve son ancre et sa stabilité, comme le rappelait le pape François. 📖

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



© [bottesetvelo.com](http://bottesetvelo.com)



Retour  
à la table  
des  
matières



© Anne-Laure Timmel  
et Anthony Grouard

# Jérusalem, Rome, Compostelle

## Polyvalence et ambivalence des grandes destinations

>>> ROBERT MAGER

EN OCCIDENT, le phénomène des pèlerinages est étroitement lié à l'attrait de grandes destinations religieuses telles que Compostelle, Lourdes, Rome, Jérusalem, et d'innombrables autres. Le présent article explore ce lien intrinsèque entre la destination et le chemin, tel que le vivent les pèlerins. Pour ce faire, je me suis mis à l'écoute de quelques personnes qui ont marqué le paysage du pèlerinage en France par leurs récits, leurs écrits ou les réseaux qu'ils ont initiés. J'ai ainsi réalisé deux entretiens, l'une avec Aliénor Vidal de la Blache, qui a raconté son long périple à pied de Paris à Jérusalem<sup>1</sup>, et l'autre avec Anne-Laure Timmel et Anthony Grouard, les initiateurs de la *Via ligeria*, un chemin de pèlerinage liant l'ouest de la France à l'ancienne

*Via francigena* conduisant à Rome<sup>2</sup>. J'ai également examiné des entretiens accordés par Jean-Christophe Rufin, un pèlerin de Compostelle<sup>3</sup>, Édouard Cortès, qui a marché vers Compostelle, Jérusalem et Rome<sup>4</sup>, et Gaële de La Brosse, directrice de la collection

<sup>2</sup> Entretien réalisé le 22 février 2025. Voir aussi Anne-Laure Timmel et Anthony Grouard, *De Nantes à Rome par la Via ligeria et la Via francigena*, Paris, Salvator, 2025. Voir leur site des [Haltes pèlerines en Loire - Atlantique et Via Ligeria](#).

<sup>3</sup> « Jean-Christophe Rufin, un académicien sur les chemins. Entretien avec Thierry Lyonnais », [podcast Marche & rêve](#), RCF, 25 décembre 2023. Voir aussi Jean-Christophe Rufin, *Immortelle randonnée. Compostelle malgré moi*, Chamonix, Guérin, 2013.

<sup>4</sup> « Édouard Cortès, la marche en solitaire, en couple et en famille », [podcast Marche & Rêve](#), RCF, 20 juillet 2023. Voir aussi Édouard Cortès, *L'esprit du chemin : Compostelle, Rome, Jérusalem*, Arthaud, 2016.

<sup>1</sup> Entretien réalisé le 21 février 2025. Voir aussi Aliénor Vidal de la Blache, *Seule à pied vers Jérusalem*, Paris, Salvator, 2024.

Retour  
à la table  
des  
matières

« Chemins d'étoiles » aux éditions Salvator et autrice de nombreux ouvrages sur le pèlerinage<sup>5</sup>.

Rien ne vaut les récits eux-mêmes : ils permettent d'entendre des voix, des perspectives, des fulgurances. Je ne pourrai cependant en rendre compte que de façon schématique, pour attirer l'attention sur quelques éléments déterminants du pèlerinage orienté vers un lieu saint, quitte à laisser les voix s'exprimer à l'occasion.

## Une destination qui donne sens

Le « sens », en français, c'est à la fois la direction et la signification. Le mot est ainsi d'une grande richesse, qui correspond à quelque chose de tout à fait fondamental dans l'expérience de la marche. Marcher vers un but, vers une destination, c'est non seulement orienter la marche, mais la mettre à l'enseigne d'un faisceau de sens qui l'affecte, l'imprègne, la travaille de l'intérieur : les origines de la foi (Jérusalem), les tombeaux des apôtres (Rome), la pointe de l'Occident (Compostelle). La destination et le chemin en deviennent indissociables. La destination « colore » le chemin, elle ne le couronne pas ; « l'essentiel, c'est le chemin » (Jean-Christophe).



Arrivée à Jérusalem  
© Aliénor Vidal de la Blache

La destination fait du pèlerinage une marche orientée, « sensée ». Grâce à elle, le pèlerinage se distingue de la promenade ou de la randonnée. Elle facilite la quête : « Le plus important, c'est de marcher vers un but. » (Gaële) La destination affecte la marche très concrètement : « Je savais que j'avais une direction : j'allais vers l'est, le sud, le sud-est. Il y avait la présence de mon ombre quand je marchais. Il y avait une vraie direction sur la terre. » (Aliénor)

Tous les témoins parlent d'un entremêlement de la destination et du chemin ; ils insistent tout autant sur la signification de la marche elle-même : partir, se mettre en route, laisser derrière soi, se diriger vers un



« Voyager léger »  
© Aliénor Vidal de la Blache

ailleurs, voyager léger, en quête de l'essentiel. Les motivations elles-mêmes ne sont pas toujours claires au départ. « Il faut que tu partes, c'est comme un appel, en fait, et on se met en route, et on ne sait pas forcément au départ vers quoi, et finalement, au fur et à mesure de la marche, on va découvrir. » (Anne-Laure et Anthony) Aliénor raconte : « À Rhodes, une femme me demande : "Mais pourquoi vous allez à Jérusalem ?" Et j'étais pas fichue de lui répondre. » Les questions et les réponses prennent forme au fil des pas et des jours.

Le processus est si riche et déterminant que l'arrivée à la destination ne va pas de soi. Par-delà Compostelle, il faut pousser jusqu'au Cap Finisterre : « Finisterre est la fin de la terre, et aussi le Finisterre de soi-même. On brûle ses vêtements, on brûle ses chaussures, et puis on revient, nouvel homme, vers sa nouvelle vie. » (Gaële) À l'approche de Jérusalem, Aliénor sent le besoin de faire un détour pour traverser le désert du Néguev, cette contrée où sont passés les prophètes ainsi que la Sainte Famille fuyant en Égypte. Une fois rendue à Jérusalem, elle pousse la marche jusqu'en Galilée, sur les bords du lac de Tibériade. Arrivée là, il lui faut faire une longue retraite pour que le sens du long parcours se dévoile, « pour qu'enfin, je comprenne pourquoi j'étais là ». « Ce dont j'avais vraiment besoin, c'était de remettre Dieu au cœur de ma vie. De lui redonner une place qui soit au centre, au cœur, dans l'essentiel. » Se pose ensuite, pour tous les pèlerins, le défi du retour à la « vie normale » : assumer les déplacements intérieurs effectués, et demeurer un être en marche.



Devant le lac de Tibériade  
© Aliénor Vidal de la Blache

<sup>5</sup> Gaële de La Brosse, sur les chemins de pèlerinage. [Entrevue avec Thierry Lyonnet, émission Visages, RCF, le 20 mai 2020](#). Voir notamment Gaële de La Brosse, *Guide des chemins de pèlerinage*, Paris, Presses de la Renaissance, 2020, et *Éloge du pèlerinage*, Paris, Salvator, 2021.



Jérusalem (Pixabay.com)

## La puissance symbolique des destinations

Il ne s'agit pas seulement de marcher vers « quelque part », où que ce soit : la destination choisie est chargée de tout un univers de sens qui marque le pèlerinage. Ces sens nous précèdent, en ce qu'ils préexistent avant que nous nous envisagions et choissions telle ou telle destination. Il ne s'agit pas pour autant de sens « définis », circonscrits, comme s'ils étaient maîtrisés par une autorité. Il convient de parler ici d'un univers symbolique de sens, c'est-à-dire d'un faisceau de sens à la fois disparates et interreliés, livrés par l'histoire, la société, la culture.

Ainsi, Jérusalem évoque tout à la fois l'histoire du peuple hébreu, celle de Jésus, sa Passion, le Temple, sa destruction, le patriarcat chrétien, l'occupation musulmane, les croisades, la fondation de l'Israël moderne, le conflit palestinien, et bien d'autres choses encore. Édouard et son épouse Mathilde s'y rendent à pied, en voyage de noces, à partir de Paris, « en mendiant, en tendant la main, en étant reçus chez les gens ». « Le fait d'avoir visé le Saint-Sépulcre ensemble, d'être arrivé au Saint-Sépulcre ensemble, a construit notre amour. » Également attirée par la symbolique spirituelle de Jérusalem, Aliénor se rend compte, sur place, que la ville est aussi un symbole de division. « En fait, j'ai plus eu l'impression d'y découvrir l'histoire de l'Église, de la chrétienté, que l'histoire de Jésus. » Les lieux les plus prestigieux la déroutent : « Le Saint-Sépulcre, c'est compliqué comme endroit. Le Sépulcre, vraiment, ça m'a laissée de marbre. » En divers lieux de la Terre sainte, « il y a des constructions, des églises qui sont très imposantes, qui parlent plus d'argent, de lutte de pouvoir ; je ne retrouvais pas la simplicité et l'humilité de la vie de Jésus dans toutes ces reconstructions. »

Cette complexité symbolique marque également le pèlerinage de Compostelle qui connaît une immense fortune ces dernières années. La fréquentation du *camino* plus que millénaire a beaucoup fluctué au fil des siècles.

Elle s'élevait à 619 pèlerins inscrits en 1985 : elle a explosé depuis, atteignant quelque 438 000 pèlerins en 2023. Compostelle, c'est le *campus stellae*, le « champ de l'étoile » où des restes de saint Jacques, le fils de Zébédée, auraient été découverts au début du 9<sup>e</sup> siècle. Le lieu est intimement lié à l'histoire des affrontements entre l'Europe chrétienne et les conquérants musulmans. « Saint Jacques allait être durant tout le Moyen Âge le protecteur des Espagnols contre tous leurs ennemis, au premier rang desquels se trouvent les infidèles<sup>6</sup>. » Il est *Santiago matamoros*, saint Jacques « tueur de Maures ». Après une longue période de dormance, le parcours de Compostelle redevient signifiant au tournant du 21<sup>e</sup> siècle pour d'innombrables pèlerins de toutes allégeances croyantes, dans un contexte où les Occidentaux sont en quête de repères, de réponses, de projets signifiants. « Le pèlerin André Weill compare l'encens qui s'échappe du *botafumeiro* (encensoir géant que l'on balance au-dessus de la tête des fidèles) à nos peurs qui s'envolent, à l'arrivée à Saint-Jacques-de-Compostelle. » (Gaële) Jean-Christophe remarque que « Compostelle porte une espèce de poids historique, de tradition, de spiritualité qui est tellement forte... » Cela ne l'empêche pas de noter : « Compostelle est devenu tellement mercantile. Sur-tout quand on arrive à Saint-Jacques-de-Compostelle, c'est un peu les marchands du temple. »

De même, Rome met en jeu tout un ensemble de significations interreliées : la civilisation romaine, les martyrs de Pierre et de Paul, l'émergence de la papauté, ses périodes de crise, le franchissement des Alpes, le Vatican, la Curie. Elle représente tout à la fois « une civilisation, des chemins, une histoire, le pape » (Édouard). Anne-Laure et Anthony décrivent l'émotion de l'arrivée : « Le fait d'avoir cheminé à pied, savoir qu'on avait fait à pied Nantes-Rome et qu'on arrive dans la Basilique, on descend et on se trouve devant le tombeau de Saint-Pierre : ça m'a bouleversé de me dire que l'ami de Jésus était là, même encore là. C'est comme s'il nous attendait. »



© Anne-Laure Timmel et Anthony Grouard

Jérusalem, Compostelle, Rome : en 1492, le pape Alexandre VI les désignait comme les trois grands pèlerinages de la chrétienté. Il y en a d'autres : Assise, Lourdes, Fatima, Ste-Anne-de-Beaupré... Chaque lieu

<sup>6</sup> « Pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle », Wikipédia.

est porteur d'un ensemble de significations interreliées que les pèlerins s'approprient chacun à sa manière, selon sa sensibilité, son histoire et son parcours. Ces significations ne sont pas statiques, dormantes : ancrées dans la mémoire collective, elles percolent, sont en constante évolution, et « rayonnent » par leur puissance d'évocation, toujours renouvelée, toujours active. Assise, par exemple, a symbolisé la voie de la pauvreté dans une chrétienté minée par le pouvoir, décadente ; elle parle davantage, aujourd'hui, de paix et d'harmonie avec l'environnement. Des pèlerins s'y rendent par des chemins peu balisés, ce qui leur permet de tracer leur propre parcours, d'élaborer leur propre récit (Gaële).



## S'inscrire dans une histoire

Le trait qui se dégage le plus nettement des divers entretiens est la façon dont les pèlerins élaborent leur propre itinéraire de sens en l'inscrivant dans un parcours chargé d'histoire. Selon les cas, ce parcours est civilisationnel, spirituel ou religieux. « Quand vous faites ce chemin-là [Compostelle], vous avez le sentiment de reproduire un événement historique, c'est-à-dire d'être dans les pas des premiers et des suivants qui ont parcouru ce tronçon, non pas en allant le nez au vent, mais parce qu'ils étaient mus par quelque chose de très puissant à l'époque. » (Jean-Christophe) Ce qui se joue là, c'est l'appartenance : s'identifier à des prédécesseurs, à une lignée d'ancêtres. « On marche dans l'histoire, mais aussi dans une foi vivante, parce que se retrouver dans une chapelle du 12<sup>e</sup> siècle, on s'assied là, c'est quelque chose qui a 800 ans d'âge, et on écoute le silence. On a vraiment ce sentiment qu'on fait partie d'une longue cohorte, qu'on appelle des marcheurs de Dieu, et que le cliquetis de notre bâton entre en résonance avec le bourdon des pèlerins d'autrefois ». (Anne-Laure et Anthony) Aliénor, en route vers Jérusalem : « J'aimais bien l'idée de m'inscrire dans quelque chose qui me dépassait, d'ancrer mes pas dans les pas de milliers de pèlerins avant moi. »

## Un retour aux sources

**Se mettre en quête de l'essentiel, ça passe par un retour aux sources: les sources de sa tradition de foi, les sources de sa propre histoire.**



Plateaux monténégrins  
© Aliénor Vidal de la Blache

On reconnaît dans cette démarche ce qui, aux dires de la sociologue Danièle Hervieu-Léger, est au cœur de l'expérience religieuse : non pas simplement croire, mais croire ensemble. S'inscrire dans une tradition de prédécesseurs, dans une lignée croyante<sup>7</sup>. On y reconnaît aussi la puissance de l'origine : se mettre en quête de l'essentiel, ça passe par un retour aux sources : les sources de sa tradition de foi, les sources de sa propre histoire. « On va parfois sur les maisons de ses ancêtres. Pour se raccrocher à ses origines. Pour comprendre un peu d'où on vient. » (Aliénor) Anne-Laure et Anthony soulignent avec force ce besoin de renouer avec les anciens chemins, de visiter les sanctuaires au fil de la route, de toucher les pierres, les colonnes, les pieds de la statue de saint Pierre. Gaële parle de l'impression de marcher avec les saints d'autrefois, « saint Jacques, les Sept Saints du *Tro Breiz*, saint François d'Assise, saint Gilles, saint Martin, saint Michel, etc. Chacun donnera sa réponse ». Avec des prises de conscience en chemin : « À Jérusalem, j'ai eu cette démarche intérieure de me rapprocher de Jésus, de comprendre sa vie en tant qu'homme et pour ça, d'être dans les lieux. Mais en fait, c'est surtout à travers les autres que je l'ai rencontré. » (Aliénor) Anne-Laure et Antony : « On a eu un lavement des pieds au milieu de l'Italie. Un hospitalier italien de 93 ans, Hugo, qui ne parlait pas français, s'est mis à genoux devant nous et nous a lavé les pieds, nous a vraiment embrassé les pieds. Comment ne pas se dire : bien voilà, on est dans quelque chose d'extraordinaire. »

<sup>7</sup> Danièle Hervieu-Léger, *La religion pour mémoire*, Paris, Cerf, 1993.

On peut penser que cette dimension historique est particulièrement prégnante pour les pèlerins européens immergés dans « les vieux pays », des contrées à la mémoire longue. Les pèlerinages en terre d'Amérique se réclament également d'une lignée croyante, d'histoires locales ou plus vastes, mais dans ce Nouveau Monde façonné par une longue occupation autochtone et par des colonisations plus récentes, le rapport à la nature, aux grands espaces, y joue également un rôle clé.

\*\*\*

Ces entretiens décrivent des aventures humaines et spirituelles d'une très grande richesse. Je n'ai pu esquisser ici que quelques traits qui les relient aux

grandes destinations que sont Jérusalem, Rome et Compostelle. Au terme de ces échanges, un refrain me revient en tête et au cœur :

Everybody's got something to carry  
Everybody's got a load  
And everybody's just trying to find  
A way back home<sup>8</sup>. 📖

<sup>8</sup> Chacun porte quelque chose / Chacun porte son bagage / Chacun essaie de trouver / Le chemin du retour. [Cyd Slotoroff, « Something to Carry ».](#)

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



## Où sont les « lieux saints » ?

J'ai lu à 18 ans les *Récits d'un pèlerin russe*<sup>1</sup>, ce classique anonyme de la littérature spirituelle orthodoxe, qui raconte les pérégrinations d'un pèlerin dans la Russie du 19<sup>e</sup> siècle. Cet ouvrage m'avait fait grande impression à l'époque. Le pèlerin y raconte le cheminement spirituel vécu au fil de ses errances, axé sur l'apprentissage de la prière perpétuelle. Pendant longtemps, le pèlerin n'a pas de destination particulière ; il souhaite simplement rencontrer des maîtres qui le guideront dans sa quête intérieure. Comme l'indique Jean Gauvain dans sa présentation des récits : « le pèlerin fait route vers la Jérusalem nouvelle, dans laquelle il entrera tout entier, corps et âme, à la consommation des temps » (p. 7). Mais peu à peu se dessine le projet de se rendre « à l'antique Jérusalem ». En effet, un marchand lui dit : « Là-bas, il y a une sainteté à nulle autre pareille ! » (p. 38)

Le cheminement du pèlerin russe fait écho à la manière dont les pèlerinages chrétiens ont tardé à se mettre en place, et ce, pour plusieurs raisons. Dans un monde romain cosmopolite et polythéiste, les lieux sacrés foisonnaient : divinités, sanctuaires, objets, sacrifices, dévotions et cultes de tous ordres, y compris le culte impérial. Le christianisme naissant se démarqua de ce foisonnement du sacré en mettant l'accent sur l'unicité de Dieu, sur la médiation exclusive du Christ, et sur un culte strictement spirituel. À la fin du premier siècle, l'Évangile de Jean rappelle la parole de Jésus à la Samaritaine : « Femme, crois-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne [le mont Garizim] ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. [...] L'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père demande. » (Jn 4, 21-23) Les chrétiens acquièrent la réputation d'être des « athées », c'est-à-dire des gens qui ne respectent ni les divinités ni les cultes ambiants.

À ce motif intrinsèque s'ajouta un facteur politique : les révoltes juives entre les années 66 et 135 entraînèrent la destruction de Jérusalem, l'interdiction faite aux Juifs d'y séjourner et l'érection, sur son site, d'une ville romaine, Ælia Capitolina. Ce n'est que deux siècles plus tard que Constantin et sa mère Hélène restitueront à la ville le nom de Jérusalem et procéderont à l'identification et à la valorisation de « lieux saints », notamment le Golgotha et le tombeau de Jésus, englobés dans un vaste complexe religieux, le Saint Sépulcre, qui sera détruit au 7<sup>e</sup> siècle. Le site connaîtra plusieurs incendies, destructions et reconstructions aux siècles suivants, notamment dans le contexte des affrontements entre les occupants chrétiens et musulmans<sup>2</sup>.

Retour  
à la table  
des  
matières

<sup>1</sup> *Récits d'un pèlerin à son père spirituel*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière ; Paris, Seuil, 1966.

<sup>2</sup> « *Église du Saint-Sépulcre (Jérusalem)* », *Wikipédia*. Renvoyant aux travaux de l'exégète Raymond Brown et de l'historien Étienne Trocmé, l'article indique que « toutes les localisations du IV<sup>e</sup> siècle des lieux associés à la vie de Jésus sont sujettes à caution ».

Dans ce contexte de culte spirituel et d'inaccessibilité de la Judée, le christianisme des premiers siècles s'affirme comme une religion « utopienne », c'est-à-dire détachée de tout lieu. « Pour l'Église des premiers temps, c'est la communauté qui est sainte, non le lieu où elle se réunit. L'absence de lieu saint est donc l'un des critères de la distinction chrétienne, tant avec le judaïsme du Second Temple qu'avec la religion grecque<sup>3</sup>. » Le mystère chrétien s'expérimente partout où les chrétiens se réunissent pour rendre gloire à Dieu dans le Christ. « Les traces des lieux de la naissance, de la Passion et de la Résurrection avaient été effacées. L'Église des premiers siècles n'était pas en mesure de revendiquer pour elle les lieux historiques du christianisme, comme le tombeau du Christ ou le lieu de la Nativité. De plus, elle insistait sur l'idée d'un culte spirituel qui ne s'attache ni aux lieux ni aux édifices<sup>4</sup>. » À cette période, les seuls lieux qui sont particulièrement valorisés sont les espaces désertiques, précisément parce qu'ils permettent de cultiver le détachement par rapport au « monde » et de poursuivre une quête spirituelle par la voie ascétique.



Berthold Werner,  
Saint-Sépulcre, Jérusalem,  
via Wikimedia Commons

La situation va évoluer à compter du 3<sup>e</sup> siècle, à cause d'un penchant grandissant pour le culte des martyrs. « On a peine en effet à imaginer la place considérable que le culte des saints et de leurs restes corporels a occupée depuis la fin de l'Antiquité jusqu'à celle du Moyen Âge<sup>5</sup>. » En outre, à partir du 4<sup>e</sup> siècle, l'Empire romain adoptant le christianisme, les autorités impériales voudront repérer les lieux originels de l'événement chrétien et y bâtir de grands bâtiments témoignant de la puissance de l'Empire. « C'est à partir de ces années-là que des chrétiens venus d'Occident commencent à voyager jusqu'à Jérusalem, pour voir de leurs yeux les sites de la Bible et de la vie du Christ<sup>6</sup>. » C'est également à cette époque qu'apparaît la notion de « Terre sainte ».

L'opposition originelle aux lieux, objets et rites sacrés fait ainsi place à un attrait pour les « lieux saints », des lieux sanctifiés par la vie du Christ ou par le sacrifice des martyrs. Plusieurs évêques de l'époque redoutent le glissement vers le sacré et tentent de « cadrer » les nouvelles pratiques de pèlerinage. En 379, Grégoire de Nysse déconseille aux moines et moniales de se rendre à Jérusalem : « Le changement de lieu ne procure en effet aucun rapprochement de Dieu, mais où que tu sois, Dieu viendra vers toi. » Eusèbe de Césarée compare les lieux saints à des icônes qui orientent vers le divin. En revanche, Victrice soutient que « l'Esprit [...] descend et habite dans les restes des martyrs, dont la sainteté contamine les lieux où ils sont ensevelis ». Augustin présente les lieux saints comme des lieux de témoignage « où la mémoire peut s'engouffrer, générant des images et des émotions qui favorisent la prière, par laquelle Dieu vient résider dans l'âme de l'homme, son seul temple véritable. » (Soler, p. 40-41)

Dans son excellent article, Joëlle Soler montre bien comment l'histoire chrétienne se déploie dans une tension « entre une tendance "locative", qui met l'accent sur le lieu du culte et les grands sanctuaires comme centres religieux, et une tendance "utopienne", au sens strict du terme : le fait d'être de nulle part » (p. 8). Il est clair que la tendance « locative » a nettement dominé le phénomène des pèlerinages au fil des siècles, surtout dans le contexte catholique, avec son appétit pour les reliques, les miracles, les sanctuaires, etc. Toutefois, le rappel de cette tension peut aider à éviter les deux écueils que sont, d'un côté, une survalorisation de lieux et d'objets sacrés, et de l'autre côté, une spiritualité désincarnée, inattentive à l'importance du corps. Les pèlerins d'aujourd'hui, si attachés soient-ils à la puissance symbolique de leur destination, garderont en tête la conviction commune des Pères de l'Église selon laquelle « la puissance incommensurable de Dieu ne peut être enfermée nulle part » et « la vertu des fidèles constitue la véritable demeure de Dieu, où qu'ils résident » (p. 12).

<sup>3</sup> Joëlle Soler, « [Lieu sacré, lieu saint. Les métamorphoses d'une notion dans le christianisme ancien \(IV<sup>e</sup>-début du V<sup>e</sup> siècle\)](#) », *Revue de l'histoire des religions*, 2024, n° 1, 9.

<sup>4</sup> Béatrice Caseau, « Pèlerinage chrétien en Terre sainte », *Le Monde de la Bible* n° 240 (2022), p. 48-55.

<sup>5</sup> André Vauchez, cité par Dominique Greiner, « [Les multiples lieux saints de l'espace chrétien](#) », *La Croix*, 2 janvier 2022.

<sup>6</sup> Soler, p. 20.



© Frédéric Tremblay

# Chant et musique dans l'expérience pèlerine

&gt;&gt;&gt; ROBERT MAGER

LE PÈLERINAGE est une expérience éminemment corporelle. Les récits des pèlerins parlent des pieds, du dos, du soleil et de la pluie, du corps mis à l'épreuve de la longue marche, et des transformations intérieures que cette aventure favorise. Tous les sens sont engagés dans cette quête de sens. Il est souvent question de la vue : le regard, les paysages, les horizons qui se présentent et qui ouvrent des perspectives. Mais l'ouïe, plus discrète, est tout autant sollicitée. On parle alors de ce que l'on entend, de ce qui surprend et enchante, de musiques qui s'élèvent et de voix qui interpellent. Au fil du chemin et des rencontres, il s'agit, finalement, de trouver sa propre voix, son propre chant, sa propre musique, et de comprendre comment ils s'insèrent dans le concert du monde.

Le chant et la musique sont ainsi engagés au plus près de l'expérience pèlerine. Dans la marche, déjà : il en sera brièvement question dans cet article. Une plus grande attention sera portée à ce qui se passe aux destinations : l'animation du chant et de la musique dans les sanctuaires et les événements qui s'y déroulent. Pour ce faire, deux entrevues ont été réalisées, l'une avec sœur Ghislaine Houde, s.c.s.l., animatrice de chant depuis plus de cinquante ans dans la grande région de Québec, au fil d'une multitude d'événements liturgiques se déroulant dans divers contextes, et l'autre avec Frédéric Tremblay, animateur de pastorale expérimenté, responsable de l'animation pastorale et liturgique à l'[Ermitage Saint-Antoine](#) de Lac-Bouchette.

Retour  
à la table  
des  
matières

© [bottesetvelo.com](http://bottesetvelo.com)

## Chanter en marchant

Comme en témoignent plusieurs articles du présent numéro et du numéro précédent de *Vivre et célébrer*, les récits des pèlerins font état de toutes sortes d'expériences corporelles, sensorielles et spirituelles. Parmi celles-ci, il y a l'expérience du chant, régulier ou occasionnel, souvent spontané, sous l'impulsion d'un souvenir, d'une pensée ou d'une émotion, à la vue d'un paysage ou à l'occasion d'une rencontre. Une impression surgit, qui veut s'exprimer. Elle le fait en paroles ou en gestes, en pas de danse ou en bribes de chant, à voix basse ou à haute voix.

Comme si le rythme de la marche suscitait le rythme du chant. Il y a des chants de marche, « faits pour ça », qui suivent le rythme des pas. Mais beaucoup d'autres types de chants conviennent. Aliénor, qui a fait le pèlerinage de Paris à Jérusalem<sup>1</sup>, affirme : « Beaucoup de chants *gospel* parlent de la marche, de la distance, de la fatigue, des pieds, des pas. Ce sont vraiment des chants de marche, de liberté, de libération. » Mais chaque pèlerin et pèlerine puise dans le répertoire signifiant pour son histoire, sa culture ou sa tradition spirituelle. Ou plutôt, au fil de son cheminement, des chants surgissent et l'accompagnent, pour quelques pas ou quelques kilomètres. Des musiques aussi, parfois, familières ou inattendues, remémorées ou entendues, qui visitent l'esprit et le cœur. Le corps s'exprime et se nourrit.

## L'accueil des pèlerins

Tous les pèlerinages n'aboutissent pas dans des sanctuaires ou des célébrations liturgiques. Mais plusieurs le font. Le reste du présent article se concentre sur ces cas.

L'Ermitage Saint-Antoine se situe à Lac-Bouchette, dans la région du Lac-Saint-Jean, au Québec. Ce lieu de pèlerinage est dédié à saint Antoine et à Notre-Dame-de-Lourdes. Les frères capucins qui y résident sont présents et disponibles. Frédéric Tremblay résume ce qui y attire les gens : « Ils viennent ici se retrouver, pour se recentrer. Ils cherchent un lieu de

repos, un lieu d'accueil, un lieu pour prier et où ils sont écoutés. » Beaucoup viennent simplement pour des rassemblements familiaux. Le motif de la rencontre est ainsi central : rencontre de soi, d'autres personnes sur le site, de la famille. Des liens d'amitié et des liens fraternels s'y nouent. Nombreux sont ceux et celles qui reviennent chaque année.

Dès lors, du point de vue de l'animation des lieux, l'enjeu de l'accueil est capital. « Ce qui est important, c'est que les gens sentent qu'on les attendait, qu'il n'y a rien d'improvisé, que les choses sont prévues, planifiées, qu'on est préparés, qu'on est conscients de notre rôle, de ce qu'on a à offrir. » (Frédéric) La préparation soignée signifie qu'un cadre est offert, un cadre rassurant qui permet aux personnes de s'installer et de se retrouver, personnellement et avec d'autres.



© Frédéric Tremblay

## Constituer l'assemblée

Au moment des célébrations, il s'agit tout d'abord de rejoindre les différentes personnes présentes et de constituer une assemblée.

Lors de certains événements spéciaux vécus à Québec (congrès, retraites, etc.), la célébration eucharistique était précédée d'un temps de « réchauffement ». Ghislaine Houde parle « d'une préparation à la fête, faite de réflexions, de prières et de chants, qui crée le rassemblement. Tu fais chanter un groupe, tu appelles l'autre groupe, il y a des variantes d'animation. Il s'agit de faire participer les gens, de les embarquer, de les préparer à la célébration qui s'en vient. »

Mais le plus souvent, c'est au début de la célébration elle-même qu'il faut constituer l'assemblée. Ceci se fait de diverses manières, mais la musique et le chant y contribuent à leur façon. La musique peut instaurer peu à peu une ambiance cohérente avec l'événement

Retour  
à la table  
des  
matières

<sup>1</sup> Voir dans ce numéro l'article intitulé *Jérusalem, Rome, Compostelle*.

## Rassembler dans la foi

**Quel que soit le chant retenu, il doit convier un message central : « C'est la foi qui nous rassemble. Une même foi. Un même amour. Une même espérance. »**

qui s'en vient. Le chant d'ouverture, pour sa part, doit « créer le rassemblement. Il faut passer du "je" au "nous". Nous sommes ensemble. » Quel que soit le chant retenu, il doit convier un message central : « C'est la foi qui nous rassemble. Une même foi. Un même amour. Une même espérance. » (Ghislaine)

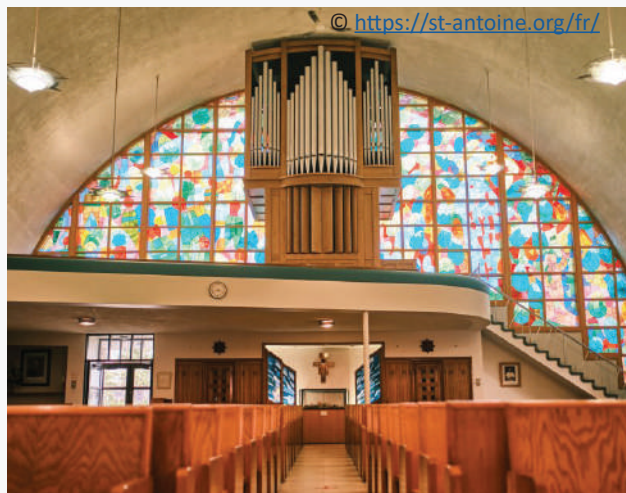
L'attitude de la personne qui anime est déterminante. « Il faut apprivoiser l'assemblée par un regard de bienveillance. Que l'assemblée sente que, oui, on va être en sécurité, ça va être bien, ça va être correct. » (Ghislaine) C'est une question de disposition intérieure : « Il faut être heureuse d'animer. Ça, les gens le sentent. » Quand Ghislaine travaille avec une chorale, elle les invite à chanter avec le sourire. Elle me dit, espiègle : « Quand on a de la lumière dans les yeux, ça empêche de chanter faux. »



© Sœur Ghislaine Houde

### L'art d'animer

L'animation du chant liturgique est un art pratique : il engage un savoir-faire, par-delà des règles qu'il faudrait simplement appliquer. Le contexte et l'expérience dictent certains principes, mais on demeure dans la sphère de l'événement circonstancié, et donc du « ça dépend ». Il y a différents rythmes dans une liturgie ; il faut savoir doser. « Ça prend du silence, ça prend de la musique, ça prend du chant, ça prend de tout. » (Frédéric) Les principes évoqués par mes deux interviewés s'appliquent par-delà le contexte des pèlerinages, mais il importe de les entendre également dans ce contexte.



© <https://st-antoine.org/fr/>

**Prier sur de la beauté** – Frédéric trace l'horizon général : « Il faut faire en sorte que les choses aient du sens, que ce soit beau, que les gens aient du plaisir à célébrer puis à se retrouver ensemble. Pour moi, ça a toujours été important. Et le côté mystérieux de la liturgie, le côté symbolique, le côté festif aussi, m'attirent. »

Ghislaine renchérit : « On est là pour faire prier les gens sur la Beauté. C'est très important. Cette beauté-là nous vient de Dieu, puis elle retourne à Dieu. » La personne qui anime doit être habitée par ce qu'elle propose ; par son attitude, elle favorise l'entrée de l'assemblée dans le mystère que l'on célèbre ensemble. « L'attitude de prière, c'est contagieux. »

La liturgie a ainsi une dimension esthétique qui lui est essentielle. Elle ouvre un espace propice à la prière. À Lac-Bouchette, la nature y contribue : « Les célébrations sont à l'extérieur. Ça, c'est un des aspects qui est très fort ici, et c'est ce que les gens recherchent et viennent trouver. » (Frédéric)

**Une préparation et une exécution soignées** – La beauté ne s'installe pas par magie et ne tient pas seulement au répertoire : elle est affaire de préparation et de qualité d'exécution.

Mes deux interviewés insistent sur une préparation soignée de chaque événement, qui aille dans les détails. Ghislaine : « Il faut bien se préparer. Savoir où on s'en va. Prévoir où respirer dans les chants. Déterminer les introductions et les interludes. Parce que c'est facile de se perdre. » La complicité avec l'accompagnateur, organiste ou autre, favorise beaucoup les choses.

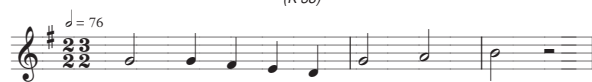
Quant à l'exécution, il faut, dit Ghislaine, « un minimum de compétence ». Les ressources sont rares, la formation presque inexistante. Dans l'état actuel de l'Église, on doit souvent faire appel aux « bonnes volontés ». Il y aurait pourtant tant à dire : être bien préparé, mesurer ses gestes, entraîner l'assemblée avec confiance dans le chant collectif.

**L'enjeu du respect** – Ghislaine insiste sur l'enjeu du respect. Les gens viennent de divers horizons, sont dans toutes sortes de dispositions. Beaucoup vivent des drames intérieurs. Il ne faut pas violer ces intimités personnelles, mais simplement créer un large espace où chacun et chacune puisse trouver sa place et prendre part à ce qui s'y passe. « Il faut le respect des personnes dans l'événement qu'on vit, qu'il soit heureux ou triste. Pour qu'il y ait une atmosphère de paix. »

Ce respect est à la fois une affaire d'attitude et de disposition intérieure. Il faut être conscient de ce que l'on projette comme image. « Quand on est en avant, on est le point de mire de 50, 150 ou 300 personnes, peu importe. Tout est amplifié du fait qu'on est en avant. » Ghislaine insiste : « Ça va jusqu'à la tenue vestimentaire. On n'est pas plus proche de l'assemblée parce qu'on s'habille de façon décontractée. Il ne faut ni déranger ni distraire. Un beau chemisier, un veston, quelque chose de digne et de sobre. »

### Nous chanterons pour toi 569

(K 38)



1. Nous chan-te-rons pour toi, Sei - gneur,
2. Nous con-tem-plons dans l'u - ni - vers
3. La ter - re trem-ble de - vant toi,
4. Nos pè - res nous ont ra - con - té



1. Tu nous as fait re - vi - - - vre,
2. Les tra - ces de ta gloi - - - re,
3. Les gran-des eaux frè - mis - - - sent,
4. Ton œuvre au long des â - - - ges :



1. Que ta pa - ro - le dans nos cœurs
2. Et nous a - vons vu tes hauts - faits,
3. Le monde est l'œu - vre de tes doigts,
4. Tu viens en - cor nous vi - si - ter



1. À ja - mais nous dé - li - - - vre.
2. É - clai - rant notre his - toi - - - re,
3. Ciel et vents t'o - bé - is - - - sent.
4. Et sau - ver ton ou - vra - - - ge.

© Éditions de la CECC/Novalis

### Questions de répertoire

Beaucoup d'attention est généralement prêtée au répertoire ; ce n'est pas le seul enjeu, mais il est significatif.

Après plus d'un demi-siècle de production d'un vaste répertoire de chants francophones, on ne manque pas de choix. Les chants sont de diverses provenances et de divers styles. Mes deux interviewés puisent à diverses sources, conscients qu'il faut être attentif à diverses sensibilités et à diverses attentes.

## Un chant qui rassemble

**Il faut « savoir se poser la question, est-ce que le chant va servir la prière ? Est-ce qu'il va servir à rassembler ? »**

**La participation** – Frédéric remarque qu'on peut préférer un certain type de répertoire, mais qu'il faut « savoir se poser la question, est-ce que le chant va servir la prière ? Est-ce qu'il va servir à rassembler ? » Dans le contexte du sanctuaire, où il n'y a pas d'assemblée régulière et où la constitution de l'assemblée est toujours à refaire, il privilégie des chants connus, classiques, « pour que les gens participent. Je veux qu'ils participent en prière avec leur corps aussi, qu'ils se sentent unis, qu'il y ait quelque chose qui se crée entre nous en termes de chant et de musique. Que ce soit priant. Il faut participer en prière, il ne faut pas juste participer avec la voix et avec la tête. »

**Les chants thèmes** – Les chants connus favorisent la participation. L'alternative consiste à recourir à des compositions circonstanciées : les chants thèmes ou événementiels. L'intention est louable : se doter d'un chant qui « colle » le mieux possible à l'événement célébré. À l'expérience, si certains chants thèmes perdurent dans le temps par-delà les circonstances de leur création et de leur emploi initial, beaucoup vieillissent mal. Ce sont, par nature, des chants « de commande » ; ça se sent souvent dans leur caractère didactique ou dans leur pauvreté sur le plan poétique ou musical.

**La culture et la sensibilité** – Les chants en provenance de l'Europe francophone sont très nombreux, mais il y a intérêt à puiser au répertoire d'ici. Frédéric note : « Le répertoire de Robert Lebel, c'est de la même culture. Il y a une sensibilité dans laquelle on se reconnaît beaucoup. » Mais ce n'est pas le seul enjeu. « J'aime beaucoup les chants qui expriment une certaine sensibilité. Je retrouve ça beaucoup chez Noël Colombier et Patrick Richard. » Ainsi, les chants d'ailleurs, quand ils parviennent à toucher, témoignent d'une certaine universalité de l'expérience intérieure.

**Chants kérygmiques et chants spirituels** – Il faut enfin prêter attention à la différence entre ce qu'on pourrait appeler les chants « kérygmiques » et les chants « spirituels ». Le chant « kérygmique » (du grec *kérygma*, l'« annonce », le « message ») est centré sur la foi qui rassemble ; le chant « spirituel », pour sa part, exprime un sentiment, une expérience intérieure. L'Occident a connu un fort mouvement d'individualisation de la foi et de réduction de celle-ci au seul sentiment

Retour  
à la table  
des  
matières

religieux. Beaucoup de chants ont été composés qui ne sont plus centrés sur la foi commune, mais qui expriment plutôt un sentiment individuel ; ils sont largement utilisés dans la liturgie, alors qu'ils cadrent mieux dans d'autres contextes (comme les groupes de prière).

En règle générale, lors des moments clés de la liturgie eucharistique, notamment l'ouverture de la célébration et l'action de grâce après la communion, il y a intérêt à préférer les chants kérygmiques. L'enjeu est important : les membres de l'assemblée, dans la diversité de leurs provenances, de leurs cheminements et de leurs dispositions intérieures, sont invités par la liturgie à entrer dans l'espace de la foi commune, et non à partager tel ou tel sentiment.

\*\*\*

Le chant et la musique ne sont pas des « ornements » servant à décorer une expérience dont l'essentiel se situerait ailleurs. Ils sont des éléments constitutifs de l'expérience pèlerine. Le pèlerinage se joue dans le corps ; il est affaire de rythme, de sons, de musique et de chant, d'un cœur qui vibre à ce qu'il entend, et qui répond par la voix, par des gestes ou des pas de danse. C'est vrai pour la route, et ça se vérifie encore lors de l'arrivée dans les sanctuaires ou dans les rassemblements.

## Quand la musique devient liturgie

Dans un [discours](#) prononcé à l'occasion de la bénédiction du nouvel orgue de la basilique de la Nativité de Notre-Dame (*Alten Kapelle*), à Ratisbonne (Allemagne), le 13 septembre 2006, le pape Benoît XVI a prononcé ces mots très forts sur la place du chant et de la musique en liturgie : « *La musique et le chant sont plus qu'un embellissement [...] du culte ; en effet, ils font partie du déroulement de la liturgie, ils sont eux-mêmes liturgie.* »

Le chant et la musique sont ancrés dans l'expérience personnelle ; ils contribuent également à faire entrer les uns et les autres dans un espace de foi partagée. On se souviendra de ce que saint Augustin écrivait au tournant des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> siècles :

Chantez avec la voix, chantez avec le cœur, chantez avec la bouche, chantez par toute votre vie : *Chantez au Seigneur un chant nouveau*. Vous cherchez comment chanter celui que vous aimez ? Car, sans aucun doute, tu veux chanter celui que tu aimes. Tu cherches quelles louanges lui chanter ? Vous avez entendu : *Chantez au Seigneur un chant nouveau*. Vous cherchez où sont ses louanges ? *Sa louange est dans l'assemblée des fidèles*. La louange de celui que l'on veut chanter, c'est le chanteur lui-même. Vous voulez dire les louanges de Dieu ? Soyez ce que vous dites. Vous êtes sa louange, si vous vivez selon le bien<sup>2</sup>. 📖

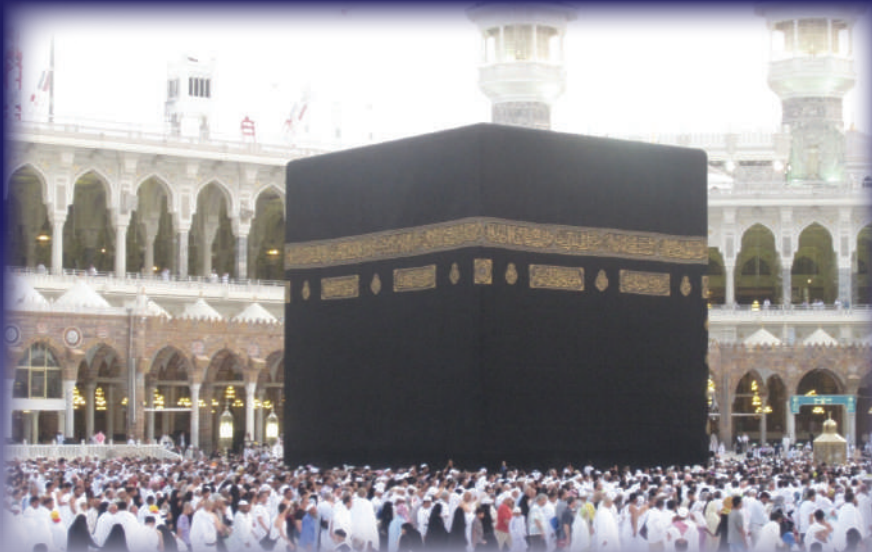
<sup>2</sup> « Chantez au Seigneur un chant nouveau », tiré des homélies de saint Augustin, [Serm. 34, 1-3.5-6 ; CCL 41, 424-426](#).

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



© Frédéric Tremblay

Retour  
à la table  
des  
matières



© Hassan Guillet

# Le *Hajj*, un pèlerinage à la rencontre de Dieu et de l'humanité

>>> IMAM HASSAN GUILLET

LE PÈLERINAGE en Islam est une expérience que tout musulman, de son tendre âge jusqu'à sa mort, rêve d'accomplir<sup>1</sup>. D'ailleurs, les musulmans qui ont eu la chance de vivre cette expérience épanouissante rêvent de la revivre plusieurs fois dans leur vie.

Définissons d'abord le terme : le mot *pèlerinage* en français a une signification assez large. Selon l'Académie française, c'est « un voyage entrepris dans un esprit de dévotion ou de pénitence vers un lieu sacré où

se célèbre un culte, un rite particulier, où sont déposées des reliques, où a vécu un saint personnage, où Dieu a choisi de se manifester à l'homme par une apparition, des miracles<sup>2</sup> ».

En Islam, le mot *pèlerinage* est plus spécifique. Ce mot est réservé au voyage spirituel à La Mecque qu'un musulman doit accomplir une fois dans sa vie s'il a le moyen de le faire. Le *Hajj* fait partie des cinq piliers de l'Islam. Les autres quatre piliers sont la croyance en l'existence d'un Dieu unique créateur de l'univers et dont Muhammad est le messager, faire la prière cinq fois par jour, jeûner le mois de Ramadan, et payer le *Zakkat*, sorte d'impôt sur les biens, à un organisme ou à des personnes dans le besoin.

<sup>1</sup> NDLR : Le pèlerinage est une expérience humaine fondamentale, répandue à travers le monde. Il prend diverses formes selon chaque religion ou spiritualité. *Vivre et célébrer* ne peut rendre compte de toute cette richesse d'expériences, mais il nous apparaissait incontournable d'ouvrir une fenêtre sur une religion très présente chez nous. L'Imam Hassan Guillet nous offre ainsi quelques réflexions sur le sens du pèlerinage et de ses rites en Islam.

<sup>2</sup> « [Pèlerinage](#) », dans *Dictionnaire de l'Académie française*.

En plus du *Hajj*, il y a aussi une autre catégorie de pèlerinage en Islam qu'on appelle *Oumra* en arabe. Il y a deux différences entre le *Hajj* et le *Oumra*. La première différence est que le *Hajj* est obligatoire tandis que le *Oumra* est facultatif. La deuxième différence est que le *Hajj* doit être fait à une période spécifique de l'année, alors que le *Oumra* peut être fait à n'importe quelle période de l'année. Outre ces deux différences, il y a beaucoup de similitudes entre les deux. Le présent texte se concentrera sur le *Hajj* et sa signification dans le parcours de vie des disciples de l'Islam.



### Une tradition qu'on fait remonter jusqu'au prophète Abraham

Le *Hajj* est un voyage en un lieu spécifique, La Mecque, en un temps spécifique de l'année hégire, c'est-à-dire l'année lunaire, qui dure 355 jours. Le *Hajj* doit être fait du deuxième jour au douzième jour du mois de *Zi Al Hijja*, soit le douzième mois de l'année hégire. Pour cette raison la période du *Hajj*, tout comme celle du Ramadan d'ailleurs, recule de dix jours chaque année. À titre d'exemple, en 2025, le Ramadan était du 1<sup>er</sup> au 29 mars, et le *Hajj*, du 2 au 12 juin approximativement.

Comme mentionné plus haut, chaque musulmane et chaque musulman doit accomplir le *Hajj* une fois dans sa vie s'il ou elle en a les moyens. Quand on parle des moyens, on parle bien sûr des moyens financiers pour payer les dépenses du voyage et subvenir à ses besoins et aux besoins de sa famille pendant son absence. Parmi les conditions nécessaires pour pouvoir faire le *Hajj* il y a aussi les conditions d'âge, de santé et de sécurité, tant dans son pays d'origine, à La Mecque et tout au long de la route pour pouvoir atteindre la Ville Sainte. Le *Hajj* est obligatoire pour les adultes qui ont la santé pour le faire.

Le *Hajj* en Islam n'a pas commencé avec le Prophète Muhammad. Pour les musulmans, c'est plutôt avec le Prophète Ibrahim (Abraham) et son fils le prophète Ismaël que le pèlerinage à La Mecque a été établi. Ce sont eux qui, à la commande du Tout-Puissant, ont construit la *Kaaba*, la destination principale des pèlerins à La Mecque. C'est aussi en direction de la *Kaaba* que les musulmans se dirigent tous les jours en faisant leurs prières.

Le Saint Coran consacre tout un chapitre – qu'on appelle une « sourate » – à la construction de la *Kaaba* et au pèlerinage. La sourate 22 s'intitule justement *Al Hajj* :

(26) Et quand Nous indiquâmes pour Ibrahim (Abraham) le lieu de la Maison (La *Kaaba*) [en lui disant]: « Ne M'associe rien ; et purifie Ma Maison pour ceux qui tournent autour, pour ceux qui s'y tiennent debout et pour ceux qui s'y inclinent et se prosternent ».

(27) Et fais aux gens une annonce pour le *Hajj*. Ils viendront vers toi, à pied, et aussi sur toute monture, venant de tout chemin éloigné,

(28) pour participer aux avantages qui leur ont été accordés et pour invoquer le nom d'Allah aux jours fixés, sur la bête de cheptel qu'Il leur a attribuée, « Mangez-en vous-mêmes et faites-en manger le besogneux misérable. »

(29) Puis qu'ils mettent fin à leurs interdits (qu'ils nettoient leurs corps), qu'ils remplissent leurs vœux, et qu'ils fassent les circuits autour de l'Antique Maison.

Bien sûr, les prophètes Abraham et Ismaël prêchaient le monothéisme. Les habitants de la péninsule arabique continuaient à suivre les enseignements monothéistes d'Abraham. Par contre, avec le passage du temps, ils ont introduit beaucoup de pratiques polythéistes dans leurs traditions, ce qui a éloigné le *Hajj* de sa mission. Le Prophète Muhammad, au septième siècle de l'ère romaine, a mis fin à ces pratiques polythéistes et établi les rituels du *Hajj*, que des millions de musulmans du monde entier pratiquent jusqu'à nos jours.



## Des rituels d'une portée symbolique profonde

Les rituels que tout pèlerin doit accomplir ont été établis par le Prophète Mohammed lui-même. Ces rituels ont des valeurs historiques et sont chargés de sens et de symbolisme, conférant au *Hajj* toute sa valeur. En accomplissant ces rituels, le pèlerin se sent valorisé en



Pexels.com

suivant les traces des grands prophètes tels Abraham, Ismaël et Muhammad. Il se voit aussi chargé de la mission d'immortaliser leurs expériences. En accomplissant son pèlerinage, un musulman doit tourner sept fois autour de la *Kaaba* comme ces grands prophètes l'ont fait. Il doit également faire sept fois la randonnée entre les deux collines *Safa* et *Marwa*. Cette randonnée

s'appelle en arabe *Saïi* et elle symbolise le chemin parcouru par Hajer, la mère d'Ismaël, qui cherchait avec désarroi de l'eau au milieu du désert pour son bambin. En réponse à sa quête, le Seigneur a envoyé l'ange Gabriel pour faire jaillir la source Zamzam. Jusqu'à maintenant, tout pèlerin doit boire et doit faire son ablution de l'eau de Zamzam. Le *Saïi* veut représenter l'importance de la vie et rendre hommage à l'amour maternel.

Par ailleurs, le pèlerin doit lapider symboliquement Satan sur le lieu appelé *Akaba* pour rappeler la lutte d'Abraham et Ismaël contre ses tentations quand il a essayé de les encourager à désobéir au commandement du Seigneur de sacrifier Ismaël. En mémoire du



Pixabay.com

sacrifice d'Ismaël par Abraham, le pèlerin doit aussi sacrifier un animal, comme tout autre musulman, le jour de fête du sacrifice (*Eid Al-Adha*) le dix du mois de *Zi Al-Hijja* qui marque l'apogée du voyage du *Hajj*. Il doit aussi passer la journée du neuf *Zi Al-Hijja* à prier et faire des invocations sur le mont Arafat comme le Prophète Muhammad l'a fait et où il a prononcé son

sermon d'adieu lors de son dernier pèlerinage, quelques mois avant sa mort. C'est dans ce sermon, écouté par les cent vingt mille fidèles qui accompagnaient le prophète pour son dernier pèlerinage, qu'il a fait aux fidèles le rappel de l'essentiel de l'Islam.

La véritable valeur et la véritable signification du *Hajj* résident dans l'incarnation de significations profondes et sublimes. Le *Hajj* n'est pas seulement un voyage physique vers La Mecque, mais aussi un voyage spirituel qui cherche à purifier l'âme et à favoriser un état de sérénité et d'intégrité psychologique. Il vise à permettre au pèlerin d'atteindre un équilibre entre l'adoration, la contemplation et la repentance, de s'immerger dans l'esprit de vertu et d'humilité, et de vivre des moments de révérence et de contemplation des significations de l'existence.

## Une source indescriptible de sentiments, qui contribuent au rapprochement avec Dieu

Le but ultime du pèlerinage du *Hajj* est de rapprocher le croyant de Dieu Tout-Puissant. Lorsqu'un musulman entreprend ce pèlerinage, il laisse derrière lui toutes les préoccupations terrestres pour se consacrer entièrement à Dieu, entouré des signes de Sa puissance et des traces de Ses messagers. Il retournera ainsi dans son pays purifié de ses impuretés et renouvelé dans sa résolution d'obéir à Dieu et de servir sa création.

Les sentiments et les émotions qu'un croyant éprouve pendant le *Hajj* sont indescriptibles, alors qu'il se tient aux abords de la Maison Sacrée de Dieu, ce lieu saint que Dieu a choisi pour lui-même pour être la *Qiblah* (direction de la prière) pour les croyants. Là, le croyant éprouve un profond sentiment de soumission et d'humilité devant Dieu Tout-Puissant, ressentant sa propre insignifiance devant la grandeur et la majesté du Créateur. Il est également rempli d'un profond sentiment d'unité avec ses frères musulmans du monde entier, alors qu'ils glorifient, louent et supplient Dieu d'une seule voix. Ce qui distingue également le *Hajj*, c'est la dimension émotionnelle qui pénètre le cœur des pèlerins dans un moment sublime qui renouvelle l'esprit et le cœur et motive le pèlerin à atteindre les plus hauts niveaux d'honneur et de pureté.

Les effets bénéfiques du *Hajj* se reflètent à la fois sur le pèlerin et sur la société. Pour l'individu, le *Hajj* représente un tournant décisif dans sa vie spirituelle, car il y revient purifié de ses péchés et renouvelé dans sa détermination à obéir à Dieu. Ceci se reflète dans la tradition populaire, où l'on donne le titre *Hajj* à toute personne qui a accompli son pèlerinage. Au niveau sociétal, le *Hajj* contribue à renforcer les liens de fraternité et d'harmonie entre les musulmans de différentes races, langues et cultures, à accroître la compassion et l'empathie entre eux et à renforcer leur sentiment d'appartenance à une seule nation.

Retour  
à la table  
des  
matières

## Des effets qui perdurent, chez l'individu et au plan social

Après le retour du pèlerin de Terre Sainte, il porte dans son cœur les traces du pèlerinage, comme un témoignage vivant de la profonde expérience spirituelle qu'il a vécue. Il ne s'agit pas seulement d'un retour physique, mais d'un retour spirituel chargé de souvenirs, d'expériences et de leçons qu'implique ce grand voyage spirituel. Le *Hajj* n'est pas simplement un voyage religieux, mais plutôt une véritable expérience qui fait son chemin jusqu'à l'âme et la conscience, et nous rend certains de l'existence de la vérité absolue parmi nous, dans nos cœurs. C'est sur cette base que nous vivons et continuons à nous efforcer d'y parvenir.

Certaines personnes associent les rituels du *Hajj* à des aspects purement religieux, sans considérer leurs dimensions humanitaires pour l'individu, la société et l'humanité dans son ensemble.

Pour réfléchir plus profondément à cet aspect, lorsqu'une personne s'approche de la Maison Sacrée de Dieu, des portes lui sont ouvertes dont elle ne savait pas qu'elles existaient dans son cœur. Le pèlerin tourne les pages de sa vie avec toutes ses complexités, se remémorant les souvenirs et les expériences qui ont fait de lui la personne qu'il est aujourd'hui. Il grave ses empreintes digitales dans le sol sacré, faisant d'elles des témoins éternels de sa présence dans ce lieu béni. Il s'agit donc d'un voyage aux dimensions profondément humaines qui ne se limite pas aux seules questions de religion et de rituels, mais qui s'étend jusqu'à toucher l'essence de l'humanité.

Le début de ce voyage se situe au moment où une personne reçoit « l'appel au *Hajj* » et prend la décision de l'accomplir<sup>3</sup>. Ce moment peut être fugace ou être une surprise puissante et inoubliable. Malgré la diversité culturelle, sociale et religieuse des musulmans, répondre à cet appel incarne un aspect fondamental de la servitude divine que l'humanité embrasse. Grâce au rassemblement massif de musulmans, le *Hajj* unit et crée un sentiment de connexion humaine, alors que des personnes de races, de nationalités et de cultures différentes se rencontrent et échangent des histoires, des sentiments et des rêves. Cela fait du rassemblement du *Hajj* un lieu de rencontre humaine interactive.

La dimension humaine du *Hajj* se manifeste également dans le don et le sacrifice. Tous les participants au *Hajj* sont vêtus d'un simple tissu non cousu exprimant l'humilité. Ainsi les riches, les pauvres et les nécessiteux sont égaux et témoins de la générosité et de la compassion des autres. Il s'agit également d'un rappel du linceul qui mène les morts à leur dernier voyage.

Le *Hajj* nous enseigne des leçons de guérison spirituelle, de coopération, d'appréciation des autres et de bon comportement. Dans ces salles sacrées, les gens rencontrent leurs proches et leurs êtres chers, qui portent des histoires, des rêves et une myriade d'espoirs, peignant le passé, le présent et l'avenir de l'humanité sous de nouvelles couleurs.

Le *Hajj* reste une expérience pleine de sens profond et de spiritualité, une expérience qui relie l'humanité à son Créateur par des liens de loyauté, d'humilité et de révérence. C'est un voyage inoubliable à partir duquel nous apprenons la vérité profonde de l'existence et de la vie, et qui nous relie au ciel et à la terre dans un esprit de paix et d'humilité. 🕌

<sup>3</sup> Pour aller plus loin dans la découverte de la signification du *Hajj* : « [Al Hajj, voyage de la vie](#) », un film de Boualem Gueritli produit par France-tv.

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



© Hassan Guillet



Pixabay.com

Retour  
à la table  
des  
matières



# Les chemins de la rencontre

>>> MARIE-JOSÉE POIRÉ

LES LECTEURS et lectrices de *Vivre et célébrer* sont familiers avec les relectures de l'ensemble d'un numéro. Ce court texte n'en est pas une. Je vous propose plutôt une approche impressionniste, quelques « notes de lecture », des réflexions et des questions suscitées par mes lectures des articles publiés dans les numéros 252 et 253 de *Vivre et célébrer* consacrés au pèlerinage. En espérant que cet exercice vous donnera envie de faire de même, seul ou avec d'autres.

- Ce que recouvre le terme « pèlerinage » est riche, diversifié et complexe, comme en témoignent ces deux numéros. Il avait été prévu au départ d'éditer un numéro sur ce thème ; mais finalement, deux numéros ont été publiés, tellement les angles d'approche du sujet abondaient. Tout en sachant que le sujet est loin d'être épuisé : le champ théologique des études pèlerines est en effervescence depuis quelques années.

Cette effervescence est relativement nouvelle. Après Vatican II, la question des pèlerinages était marginale dans la réflexion théologique et pastorale ; elle trouvait surtout sa place dans les réflexions sur la religion populaire et les dévotions. Mais la pratique des pèlerinages, elle, s'est poursuivie et les grands lieux québécois et canadiens de pèlerinage, le sanctuaire Notre-Dame-du-Cap, l'Oratoire Saint-Joseph, les lieux dédiés à sainte Anne dans les Maritimes, au Québec et dans l'Ouest, l'Ermitage Saint-Antoine de Lac-Bouchette et les autres ont continué d'attirer des groupes d'ici et d'ailleurs, année après année.

- Le mot « pèlerinage » recouvre des réalités assez différentes. On parle de pèlerinage quand un groupe d'humains ou une personne seule part d'un lieu X pour se rendre au lieu Y dans un esprit spirituel ou religieux. Il peut aussi s'agir d'une action

Retour  
à la table  
des  
matières

mémorielle, de remonter le temps et d'aller dans la région d'où sont partis les ancêtres, de visiter les lieux où une personne aimée ou admirée a vécu, travaillé ou est inhumée pour la célébrer et en faire mémoire. Par exemple, les tombes de Félix Leclerc à l'Île d'Orléans et de Jim Morrison au cimetière du Père-Lachaise à Paris sont aujourd'hui visitées par des admirateurs et admiratrices de partout dans le monde venant y déposer des souliers pour le premier, des fleurs ou des bouteilles pour le second.

Même les pèlerinages faits dans un esprit religieux ou spirituel présentés dans ces deux numéros sont fort différents. Les uns partent de chez eux en voiture ou en autobus dans le cadre d'un circuit organisé et vont passer une journée dans un lieu de pèlerinage ou dans une église désignée à l'occasion d'une année jubilaire, par exemple. Ils participent à la célébration de l'eucharistie, ont du temps pour se promener sur les sites (souvent inspirants et bien aménagés) et se restaurer, peuvent vivre un temps de prière ou une célébration de la pénitence et de la réconciliation. Puis, ils rentrent chez eux au terme de la journée. Les autres entreprennent une marche à pied de plusieurs jours ou semaines, durant lesquels ils vivent à la dure, soumis aux intempéries, mis au défi, souvent poussés jusqu'à leurs limites physiques et psychologiques. Ces diverses pratiques portent toutes le nom de pèlerinage.

- Le pèlerinage à pied, celui qui met au défi physiquement et psychologiquement, a connu une incroyable explosion de popularité ces dernières années. On pense bien sûr à Compostelle, mais aussi [aux nombreux chemins inspirés par Compostelle au Québec](#). Dans le numéro 252, l'entrevue avec Louis-Marie Beaumont et François Jacques en présente quelques exemples. Quand on commence à creuser autour des pèlerinages de type Compostelle, on constate rapidement que les motivations pour les entreprendre sont variées et souvent entremêlées : quête de soi, de sens et de spiritualité ; désir de se dépasser physiquement et mentalement ; besoin de recul, de prendre du temps pour soi, pour franchir un passage ou un seuil dans sa vie ; envie de découvrir de nouvelles cultures et d'autres paysages. Et ce qu'on retient de l'expérience à l'arrivée est souvent différent de la motivation de départ : on pouvait l'avoir entreprise comme une aventure humaine ou un défi sportif, et elle s'avère une période de réflexion et de guérison, de rencontre de soi et des autres, parfois de l'Autre. L'expérience du pèlerinage, la plupart du temps, est une expérience qui relie, une expérience religieuse.

- Un mot revient fréquemment dans les articles des deux numéros : « guérison ». Les lieux de pèlerinage sont des lieux où l'humanité blessée vient déposer les poids qu'elle porte : peurs, préoccupations, maladies, détresses. Dans l'article sur les pèlerinages à Sainte-Anne (n° 252, p. 34), on évoque la protection, la délivrance et la guérison comme trois vecteurs de la démarche pèlerine. On se rend en pèlerinage afin de prier et supplier pour soi ou pour des personnes qu'on aime, espérant parfois que l'exceptionnel, le miracle, surviendra. La guérison spectaculaire n'est pas si courante ; mais la démarche faite enclenche souvent un processus de guérison différent de celui qui était espéré.

## Des lieux de guérison

**Les lieux de pèlerinages sont des lieux où l'humanité blessée vient déposer les poids qu'elle porte: peurs, préoccupations, maladies, détresses.**

- Guérison et pèlerinage... Cela renvoie à l'expérience vécue par le chirurgien innu Stanley Vollant entre 2010 et 2017. Celui-ci a parcouru plus de 6000 kilomètres sur les routes du Québec. En 2016, il a créé l'organisme *Puamun Meshkenu* (Chemin des mille rêves) pour « favoriser la réconciliation entre Autochtones et allochtones en parcourant le chemin de la guérison<sup>1</sup> ». C'était aussi l'intention fondamentale derrière le voyage pastoral au Canada du pape François en juillet 2022 dont le thème était « Marcher ensemble ». En venant à la rencontre des peuples autochtones en Alberta, au Québec et à Iqaluit, le pape espérait contribuer à la guérison des blessures causées par les actions, dans le passé lointain et récent, posées par des représentants et représentantes de l'Église catholique à l'égard des Premiers Peuples. En invitant les allochtones d'ici à se joindre à cette marche, il appelait à créer les conditions d'un nouveau « vivre ensemble ». Trois ans après le voyage du pape François, on peut s'interroger si ce ne fut qu'un feu de paille et d'émotions ou si nous sommes réellement entrés ensemble dans ce pèlerinage commun vers la vérité, la guérison et la réconciliation.
- Et la place de la liturgie dans le pèlerinage, quelle est-elle ? Les articles de ces deux numéros évoquent relativement peu la liturgie, en apparence. Cependant, dans les grands lieux de pèlerinage dont on a parlé, l'eucharistie occupe une place importante. Que ce soit dans le cadre d'un pèlerinage dans un des grands centres ou dans une église désignée

<sup>1</sup> « [Marcher 300 km pour la réconciliation, avec le Dr Stanley Vollant](#) », *Ici Radio-Canada Info*, 23 sept. 2023.

comme lieu de rassemblement pour les pèlerins qui ne peuvent se rendre à Rome lors d'une année jubilaire, on célèbre habituellement l'eucharistie. On la soigne, on veille à favoriser la participation active, comme en témoignent les articles du numéro 252 évoquant les pratiques liturgiques – particulièrement le chant – dans les lieux de pèlerinage. On voit souvent des personnes familières d'un lieu de pèlerinage et habitant à proximité adopter celui-ci comme « paroisse » où elles viennent vivre leur foi et célébrer régulièrement.

Dans un pèlerinage à pied comme Compostelle, le pèlerinage des Deux-Rives ou *Kapoh*, les pratiques liturgiques, dont la célébration liturgique, ne sont pas intégrées de la même manière que lors d'une visite organisée dans un lieu de pèlerinage établi ou éphémère comme des églises jubilaires. Pour Compostelle, il est de tradition pour plusieurs marcheurs et marcheuses de participer à une célébration de l'Office du matin, de l'eucharistie ou à une bénédiction dans le lieu d'où ils partent et, en arrivant à destination, de participer à une messe. Durant le pèlerinage des Deux-Rives, l'eucharistie, à laquelle chaque personne est libre de participer, est célébrée la fin de semaine ; tous les soirs, les personnes vivant le pèlerinage sont conviées à un cercle de partage, activité ritualisée mais non liturgique.

Tel que mentionné dans plusieurs articles, le pèlerinage est moins liturgique que rituel. Mais il me semble que la liturgie et ses pratiques pourraient apprendre des pratiques pèlerines. Quelques pistes à creuser :

- **La participation** : l'expérience pèlerine est une expérience dans laquelle tous et toutes sont invités à s'engager, librement, de tout leur être. Même plus de 60 ans après Vatican II, avec son insistance sur la participation active, on dit encore trop souvent – et les mots sont ici révélateurs de la réalité – qu'on assiste à l'eucharistie ou à la messe.
- **La place du corps** : l'expérience pèlerine, particulièrement dans les pèlerinages à pied, est une expérience corporelle. En cela, elle interpelle la liturgie qui a progressivement mis de côté les déplacements et la marche – comme les processions, à l'intérieur d'un seul lieu ou entre différents lieux, jadis intégrées dans les célébrations. Ces dernières sont aujourd'hui des expériences très cérébrales où même les éléments physiques et sensitifs – le pain et le vin, les odeurs, l'eau, l'onction d'huile – ont souvent été vidés de leur substance.

- **L'importance accordée à l'expérience et à la relecture de celle-ci** : la liturgie est d'abord une expérience communautaire et ecclésiale. Le pèlerinage, s'il a des dimensions communautaires, est personnel. Chacune, chacune choisit de marcher Compostelle ou une autre route de pèlerinage pour des raisons qui lui sont propres. Cela n'empêche pas que le personnel et le communautaire, le « je » et le « nous », s'y articulent. Comment la liturgie pourrait-elle apprendre de l'expérience pèlerine à mieux intégrer cette dimension expérientielle personnelle ? Depuis longtemps, je rêve de temps consacrés à la relecture de célébrations : par exemple, avec des groupes de confirmants et de confirmantes relisant ensemble leur expérience. Et ce n'est pas si farfelu. Après tout, que sont les catéchèses mystagogiques prononcées aux quatrième et cinquième siècles par les pères de l'Église, sinon des relectures d'expériences ? Il s'agirait aujourd'hui de trouver comment y intégrer les voix de tous et toutes pour en faire une expérience de synodalité vécue.

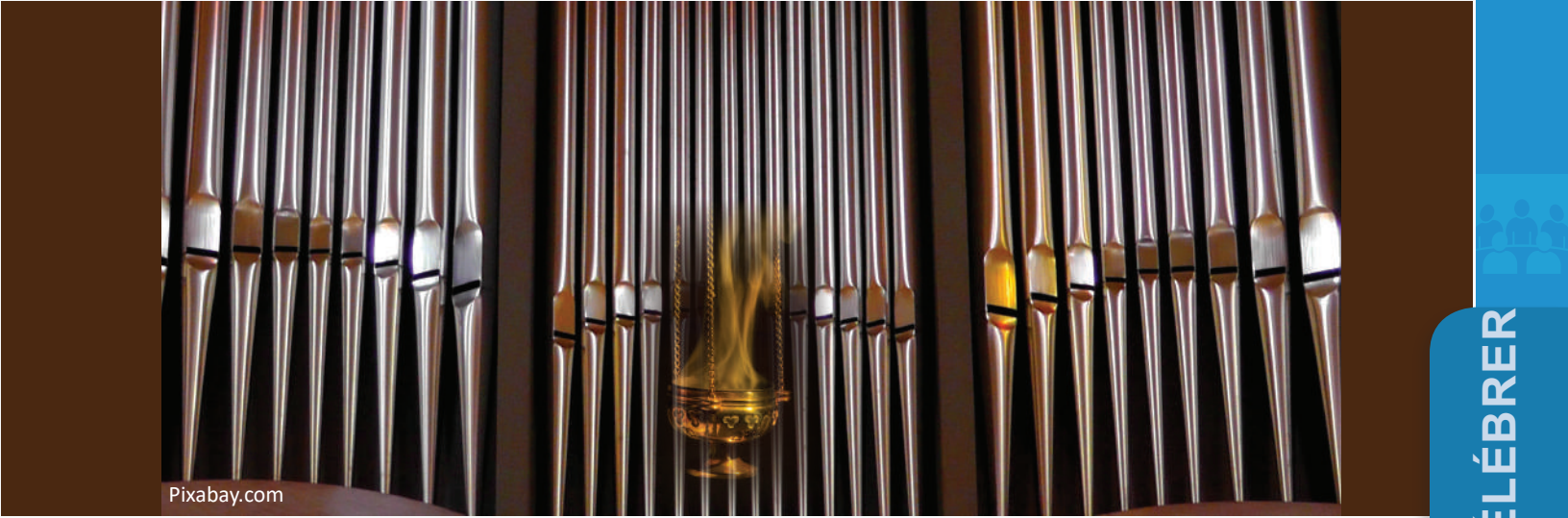
En lisant les articles de ces deux numéros de *Vivre et célébrer*, j'ai été habitée par le récit d'une marche, d'un pèlerinage que l'on connaît bien, celui d'Emmaüs (Luc 24). Cléophas et son compagnon – ou sa compagne, comme le pensent maintenant de nombreux spécialistes – ont quitté Jérusalem tristes, mis en mouvement par la mort et la peur. Ils y retournent transformés par la rencontre faite sur la route, leur meilleure compréhension des Écritures et la reconnaissance du Ressuscité grâce au partage du pain et de la coupe. Pour les frères de Taizé (n° 252, p. 29) comme pour Éric Laliberté (p. 4), la clef d'interprétation de la démarche pèlerine semble aussi être la rencontre. Peut-être ce désir et cette expérience d'une rencontre transformatrice sont-ils la commune clef reliant pèlerinage et liturgie... 📖

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Pixabay.com

Retour  
à la table  
des  
matières



Pixabay.com

*Éveille-toi, orgue, instrument sacré :  
entonne la louange de Dieu,  
notre Créateur et notre Père.*

# La bénédiction d'un orgue, un rite émouvant et rare

>>> MARIO COUTU

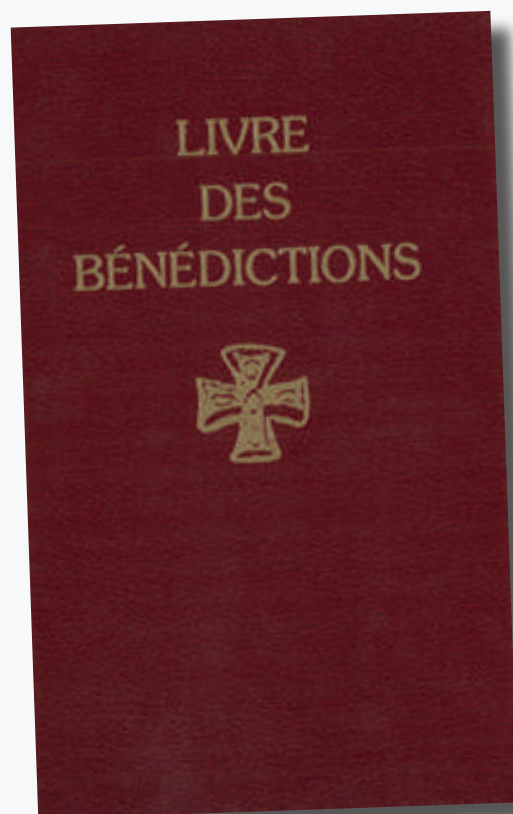
LA BÉNÉDICTION d'un orgue, qu'on appelle parfois l'éveil de l'orgue, est un événement rare. En effet, à une époque où il est plus fréquent d'assister à la fermeture et à la désacralisation de lieux de culte, les occasions de vivre un tel événement sont peu nombreuses. Ceux et celles qui ont eu la chance d'assister à la réouverture de la cathédrale Notre-Dame de Paris en décembre 2024, ou de la voir par l'entremise des médias, ont pu constater le caractère très solennel de ce rite de bénédiction.

Ce rite ne se pratique pas seulement lors de la construction d'un nouvel orgue, mais peut aussi être mis en œuvre après des travaux de restauration d'un orgue existant, voire à la suite du déménagement d'un instrument dans un nouveau lieu<sup>1</sup>.

Retour  
à la table  
des  
matières

<sup>1</sup> Ce fut le cas pour l'orgue de la cathédrale Sainte-Cécile de Valleyfield, le 22 novembre 2024. L'instrument nouvellement installé était autrefois à l'église Notre-Dame-des-Sept-Allégresses de Trois-Rivières. Il remplace l'orgue de 1935, irrémédiablement endommagé lors de l'incendie de la cathédrale le 4 septembre 2002. Coïncidence tragique, l'église de Trois-Rivières d'où provient cet orgue a été détruite par un incendie le 3 octobre 2024. N'eût été son déménagement à la cathédrale, cet instrument aurait lui aussi subi le même sort.

Pixabay.com



Le rituel de bénédiction d'un orgue est présenté en détail dans le *Livre des bénédictions*<sup>2</sup>, dans la section sur les objets de culte. Pour lui donner tout son sens et son impact, il importe de bien lire et comprendre le déroulement particulier de cette célébration liturgique et de ne pas tronquer indûment le rite. La célébration mettra ainsi en valeur le rôle inestimable de l'orgue dans l'Église au cours des siècles, tant pour l'accompagnement des voix que par son pouvoir d'évocation quasi infini.

### Un silence qui parle fort

Comme la plupart des célébrations liturgiques, la cérémonie de bénédiction commence par un chant d'ouverture<sup>3</sup>. Toutefois, il est d'une extrême importance que ce chant soit fait sans accompagnement. Entendre l'orgue à ce moment serait un sérieux contresens dans cette célébration. Nous verrons pourquoi dans la suite du déroulement. Un mot d'introduction du président d'assemblée (idéalement, ce sera l'évêque diocésain, mais tout prêtre peut procéder à cette bénédiction) vient disposer les fidèles à bien vivre cette célébration. Une lecture biblique et un psaume suivent. Le rituel propose Col 3, 12-27 et le Psaume 56 (57), des textes où la musique et les instruments sont particulièrement présents. Le psaume, à l'instar du chant d'ouverture, sera lu ou cantillé sans accompagnement.

Un court commentaire du président d'assemblée permettra ensuite de situer l'usage de l'orgue dans son contexte liturgique. Une prière commune, facultative, est ensuite proposée.

### La bénédiction et l'encensement de l'orgue

Viennent ensuite la bénédiction proprement dite – deux textes sont proposés –, puis l'encensement. Idéalement, cet encensement serait fait à la tribune de l'orgue, mais la distance rend parfois trop long un tel déplacement. Un encensement à partir de la nef, en direction de l'orgue, est donc possible et tout aussi signifiant.

<sup>2</sup> *Livre des bénédictions*, éditions Charlet-Tardy, 1995. Cet ouvrage est disponible aux [éditions de la CECC](#).

<sup>3</sup> « Par la musique et par nos voix », DMV 572.

Pixabay.com



Pixabay.com

## L'éveil de l'orgue

C'est le moment central de la célébration où, pour la première fois, l'orgue fait publiquement entendre sa voix. Le rituel prévoit huit invocations proclamées par le président d'assemblée, invocations auxquelles l'instrument répond. La première de ces invocations s'énonce ainsi :

Éveille-toi, orgue, instrument sacré :  
entonne la louange de Dieu, notre Créateur et notre Père.

Les invocations suivantes inviteront ensuite l'orgue à célébrer et honorer musicalement le Fils, l'Esprit Saint, Marie, ainsi qu'à démontrer son aptitude à faire entrer les fidèles dans l'action de grâce, à les soutenir dans les épreuves, à soutenir leur prière. Enfin, une dernière invocation permettra de faire entendre l'orgue dans toute sa plénitude :

Orgue, instrument sacré, proclame gloire  
au Père et au Fils et au Saint-Esprit.

On remarquera que dans tout le *Livre des bénédictions*, c'est l'un des seuls endroits où existe un tel dialogue avec l'objet de la bénédiction. C'est ce qui rend cette célébration si unique. Deux points importants méritent d'être soulignés. Un véritable dialogue suppose un équilibre entre les prises de parole de chacune des parties. Pour les organistes, ce n'est donc pas le moment de se lancer dans une flamboyante improvisation de concert de dix minutes... Et il serait judicieux d'y aller graduellement, sans donner la pleine puissance de l'instrument dès la première intervention.

## Maintenant, au travail !

L'orgue désormais béni et consacré à sa fonction liturgique n'attendra pas longtemps avant de remplir son rôle. En effet, le rituel prévoit ensuite le chant du Psaume 150, qu'on surnomme parfois le psaume des musiciens<sup>4</sup>. Et cette fois, il va de soi que l'orgue accompagnera ce chant.

<sup>4</sup> On peut le faire dans une version simple, dans le style des psaumes de Gelineau. Toutefois, là où les ressources chorales le permettent, ce serait une belle occasion de faire entendre le magnifique [Psaume 150](#) de César Franck, une œuvre que ce compositeur avait d'ailleurs écrite pour souligner l'inauguration d'un orgue.



Pixabay.com

La célébration se poursuit ensuite avec le *Notre Père*. (Ne serait-ce pas une belle occasion de le chanter, au lieu de simplement le réciter ?) Un chant final est proposé, lequel sera évidemment fait à pleine voix par toute l'assemblée, soutenue par les grandes orgues : « Nous chanterons pour toi, Seigneur », DMV 569. Ce chant est suivi de la bénédiction du peuple.

Et dans une telle circonstance, c'est évidemment l'orgue qui se fera entendre en soliste pour la sortie, avec tout l'éclat et la puissance dont il est capable.

\*\*\*

Au-delà des très rares occasions où l'on procède à la [bénédition d'un orgue](#), les textes de ce rituel sont d'une grande richesse. Ils font ressortir le rôle éminent de cet instrument dans la liturgie. Tous les organistes, et plus largement, tous les musiciens au service de la liturgie gagneraient à les lire et à s'en inspirer. 🙏

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Pixabay.com

Retour  
à la table  
des  
matières



# Deux hommages à l'abbé Paul De Clerck (1939-2025)

>>> DANIEL LALIBERTÉ ET MARIE-JOSÉE POIRÉ

Nous apprenions en février dernier le décès de l'abbé Paul De Clerck, prêtre de l'archidiocèse de Malines-Bruxelles, des suites d'une longue maladie. Grand spécialiste de la liturgie, il a formé des générations de chrétiens, incluant un certain nombre de Canadiens français, en particulier à l'Institut supérieur de liturgie de Paris. Nous avons déjà fait part de ce décès dans les actualités du numéro précédent, mais il nous a semblé que l'importance de l'apport de Paul à la théologie de la liturgie depuis Vatican II méritait un hommage un peu plus élaboré. Vous trouverez ici le témoignage de deux collaborateurs de la revue qui ont eu la chance de bien le connaître, bénéficier de son enseignement, et bien plus !

## Une liturgie qui saisit... parce qu'on en saisit quelque chose !

EN 1995, je me suis joint à l'équipe de liturgie au sein des Services diocésains de l'Archidiocèse de Québec. À cette époque, je ne connaissais de la liturgie que ce que m'en avaient fait connaître mes études de théologie ainsi que, aspect non négligeable, des années de préparation de célébrations au sein de ma communauté chrétienne : non pas une paroisse, mais une petite communauté franciscaine, avec tout l'espace de créativité que permettait ce contexte. Mon initiation à LA liturgie est bien sûr venue de collègues de travail, mais aussi d'une décision prise par l'Inter-Québec (regroupement des responsables diocésains de liturgie de la province ecclésiastique de Québec) de consacrer une bonne part des rencontres de l'année à l'étude d'une toute nouvelle parution : *L'intelligence de la liturgie*. C'était ma première prise de contact avec Paul De Clerck et son œuvre, et c'en fut toute une ! Déjà, au premier chef, le titre avait de quoi m'interpeller. De Clerck s'y positionne clairement :

La liturgie est plus intelligente qu'on ne le pense habituellement. [...] L'objectif de ce livre est donc de développer l'intelligence de la liturgie, au double sens



du terme. Il veut faire pénétrer dans son intelligence, c'est-à-dire la faire comprendre par ceux qui s'y intéressent. Mais il veut aussi montrer que, lorsqu'on la considère avec sympathie, la liturgie est intelligente. [...] À vrai dire, je préfère « saisir » à « comprendre ». Ce dernier verbe risque d'évoquer une compréhension trop intellectuelle, alors que « saisir » désigne aussi une intelligence intuitive. Surtout, il peut indiquer la saisie, le saisissement que l'on peut éprouver en chantant, en écoutant un texte, en prononçant une parole de foi. [...] Je voudrais donc montrer que la liturgie a son intelligence, et qu'il y a tout avantage à saisir la manière dont elle est construite, afin de pouvoir être saisi par ce qu'elle nous propose<sup>1</sup>.

Si on y ajoute que, pour faire comprendre dans quel registre il situe cette intelligence, il fait une analogie avec la musique, déjà mon attention de musicien était totalement captée. Et s'il fallait encore me convaincre, l'un de ses tout premiers exemples met en évidence « l'intelligence des liturgies catéchuménales ». Pour moi à qui on avait aussi confié des responsabilités en initiation chrétienne, ce livre promettait des éclairages fascinants. Et ce fut le cas, chapitre après chapitre. J'ajoute ici, pour l'anecdote, que l'image que je me faisais d'un tel auteur était celle d'un homme assez costaud : ne fallait-il pas en imposer physiquement pour pouvoir prendre position de façon aussi solide sur la nature de la liturgie ? (Disons-le, c'était un peu con, mais c'est bien ce que je me disais à l'époque !)

Quelques années plus tard, j'entreprenais un parcours doctoral, partagé entre l'Université Laval et l'Institut catholique de Paris. Comme le *Rituel de l'initiation chrétienne des adultes* (RICA) était mon document de référence principal, j'ai souhaité que mon directeur de recherche du côté de Paris soit... Paul De Clerck. Et, source de joie mais aussi de « frémissement », il accepta. Comme il approchait de la retraite, je fus donc l'un des derniers doctorands qu'il voulut bien prendre sous son aile. J'aime à penser qu'il avait perçu le potentiel de ma démarche, où la ritualité suggérerait la compréhension d'ensemble du parcours catéchuménal.

<sup>1</sup> Paul De Clerck, *L'intelligence de la liturgie*, Paris, Cerf, 1995, p. 11.12.14.



Mon premier contact direct avec lui fut à l'occasion d'un séminaire qu'il venait donner aux étudiants des cycles supérieurs de la Faculté de théologie de l'Université Laval. Quel contraste entre la figure imaginée à la lecture de son livre, et cet homme petit, modeste, auquel je me présentais enfin en personne ! Je ne mis cependant pas de temps à découvrir la réelle envergure du théologien que j'avais devant moi. Il me tardait de pouvoir passer plus de temps avec lui à deviser sur les questions qui m'habitaient.

C'est bien sûr dans la « Ville lumière » que l'occasion m'en fut donnée, et ce à plusieurs reprises. En effet, à l'époque, il dirigeait toujours la revue *La Maison-Dieu*, dont les bureaux étaient adjacents à la bibliothèque la mieux garnie de Paris en matière d'histoire de la théologie, là où, en conséquence, je passais la plus grande partie de mon temps de recherche et de rédaction. Avec Paul, la direction de recherche était simple : tu cumulais quelques bonnes questions, tu allais frapper à sa porte et, presque à coup sûr, la discussion s'engageait, se prolongeant même parfois sur une terrasse du 5<sup>e</sup> arrondissement !

Je ne peux passer sous silence cette fois où, alors que je m'échinai sur le processus de création du RICA dans les années qui suivirent le Concile, il me conduisit dans une salle qui jouxtait la bibliothèque, ouvrit une série d'armoires métalliques et, me pointant toute une série de classeurs cartonnés, me dit : « Tu n'as qu'à fouiller, la réponse à tes questions se trouve là-dedans ». Il s'agissait en effet de tous les schémas de travail du *Consilium* – le Conseil chargé de mettre en œuvre la réforme liturgique conciliaire, légués au Centre national de pastorale liturgique par l'un de ses membres. Et parmi eux – mais il fallait les repérer – tous les schémas successifs de la « fabrication » du RICA. Paul avait raison, il venait de me donner accès à une mine d'or, un filon qui bien sûr souleva à son tour de nombreuses questions, sur lesquelles il m'aida à jeter de la lumière, tout en me laissant tracer moi-même mon chemin.

Trois printemps de suite, de 2004 à 2006, il fut ainsi la « lumière sur mes pas ». Il m'accompagna par la suite à distance jusqu'au dépôt de ma thèse, puis s'emmena à Québec, en pleine tempête de neige, pour ma soutenance, pendant laquelle ses interventions savaient combiner rigueur et bienveillance à mon égard. Il eut de loin la phrase la plus agréable à mes oreilles de toute cette « épreuve », quand il qualifia de « principe heuristique rempli de potentiel » un concept que j'avais élaboré : la zone proximale de disponibilité<sup>2</sup>.

Après ma soutenance en 2008, je ne l'ai revu qu'une seule fois, lors d'un colloque à Paris. Quand je lui demandai comment il allait, il m'affirma, en toute transparence, que sa mémoire commençait à lui jouer des tours. J'ai tout de suite été envahi par une tristesse née de l'ironie de la situation : cet homme avait dédié toute sa vie à la mémoire : à l'histoire et au mémorial que constitue l'action liturgique. Et voilà que dans son esprit commençait à s'estomper, doucement mais inexorablement, ce trésor d'érudition liturgique. Des amis m'ont tenu informé, au fil du temps, de la détérioration de son état : j'en vins à la conviction – peut-être à tort, on ne le saura jamais – que, même si je suis passé par Bruxelles à quelques reprises pendant mes années luxembourgeoises, il était désormais trop tard pour qu'il me reconnaisse... Quand j'appris son départ, cela me sembla une réelle délivrance : « Venez, les bénis de mon Père... »

De Paul, il me reste bien sûr de nombreux souvenirs joyeux et, surtout, une certaine... intelligence de la liturgie, celle qui fait que, dans le poste que j'occupe maintenant à l'Office national – en bonne partie grâce à lui –, je me considère d'abord et avant tout comme un chercheur du sens profond du langage symbolique, un apôtre de la ritualité comme élément inhérent à la vie humaine.

Daniel Laliberté



### « D'la bière au ciel » À la santé de Paul De Clerck !

QUELLE IDÉE de titrer un texte-hommage avec un extrait d'une chanson humoristique du plus francophone des Québécois anglophones, Jim Corcoran<sup>1</sup> ! J'assume ce choix. Dans les nombreux textes écrits pour *Liturgie, foi et culture* et pour *Vivre et célébrer*, depuis 1995, j'ai rarement parlé au « je ». Je me permets aujourd'hui de le faire pour souligner le départ d'un homme que je considérais à la fois comme un maître et un ami.

Paul De Clerck, né à Bruxelles en octobre 1939, au début de la Deuxième Guerre mondiale, y est décédé le 20 février 2025. Enfant de la guerre, il était né dans une famille bilingue, flamande et francophone, et assumait cette dualité qui lui donnait plusieurs points communs avec les francophones canadiens et québécois. Mieux que la plupart des Européens et Européennes que j'ai connus, il comprenait nos enjeux et nos tensions identitaires. Il était curieux, ouvert à la discussion, conscient qu'il y a de multiples façons d'aborder des situations et problèmes complexes.

<sup>1</sup> « J'espère qu'ils vendent de la bière au ciel / J'me disais / J'y ai tellement pris goût ici-bas / J'espère qu'il y a un dépanneur ouvert vingt-quatre heures / J'espère qu'ils vendent d'la bière au ciel » (Jim Corcoran, « [D'la bière au ciel](#) », 1980).

<sup>2</sup> On en reparlera peut-être un jour dans les pages de cette revue !

Pourquoi citer cette chanson-là de Jim Corcoran ? Parce que dans mon esprit, Paul De Clerck est indissociable de la bière et de tout ce qu'elle évoque : convivialité, partage, recherche et raffinement (particulièrement pour les bières belges d'abbayes). Paul était issu d'une famille de brasseurs belges et en était fier. Durant les années où je l'ai côtoyé, de 1992 à 2017, plusieurs de nos échanges et rencontres se sont passés autour d'une table et d'une bière.

En octobre 1991, notre première rencontre eut lieu au célèbre et défunt Centre national de pastorale liturgique (CNPL), rue Vavin à Paris. Terminant alors mon mandat de directrice de *Vie liturgique*, je le rencontrai dans ses fonctions de directeur de l'Institut supérieur de liturgie (ISL) que je souhaitais intégrer. Paul m'a accueillie en me proposant spontanément... une bière !



Institut catholique de Paris,  
© CECC (Mario Coutu)

En débutant l'automne suivant le parcours de l'ISL, j'ai rapidement découvert que, si les études étaient sérieuses et parfois arides (on ne rigolait pas avec les validations), elles s'accompagnaient d'une bonne dose de convivialité et de fraternité-sororité. Et Paul jouait un rôle important dans cette combinaison. Peu de temps après cette rentrée, Paul a entraîné les étudiants et étudiantes, des professeurs et quelques invités à faire un voyage de groupe – une des traditions de l'ISL qui se poursuit encore aujourd'hui – pour visiter le nord de la France et le sud de la Belgique. Au programme : une initiation à la réflexion sur l'aménagement de l'espace liturgique avec des architectes et un important penseur belge, le père Frédéric Debuyst, bénédictin de l'Abbaye de Clerlande. Mais ce voyage aurait été incomplet sans une dégustation-découverte de bières belges organisée par Paul et un de ses cousins brasseurs. Un souvenir impérissable pour les personnes ayant eu le privilège d'y participer (encore cet été, deux de mes confrères et consœurs de l'ISL et moi en avons parlé avec plaisir et nostalgie).

Paul De Clerck a occupé la fonction de directeur de l'ISL de 1986 à 2001. Il y a accueilli des centaines de personnes qu'il a contribué à former par son enseignement. Il a beaucoup écrit : des articles et des recensions, des chapitres de livres et des livres, dont *L'intelligence de la liturgie*, un livre incontournable paru en 1995. Très impliqué dans la *Societas liturgica*, il fut membre de son conseil de 1981 à 1989 et président de 1989 à 1991. Il a beaucoup contribué au rayonnement de la *Societas* en milieu francophone, croyant fermement dans la nécessité de l'équilibre des trois langues de la *Societas* – allemand, anglais, français – pour assurer sa vitalité. Après la fin de son mandat comme directeur de l'ISL, il a assumé la direction de *La Maison-Dieu* et de la collection « Liturgie », avant de reprendre le chemin de Bruxelles – qu'il n'avait jamais complètement quittée – à sa retraite académique pour devenir curé.

Paul De Clerck était un bourreau de travail, rigoureux, exigeant, précis, mais aussi un humain passionné, amoureux de musique et d'arts, rempli d'humour, un humour à la belge. Lors de ma soutenance de thèse de licence canonique, il me lança comme première remarque : « On voit bien que le latin n'est pas ta langue maternelle... » Pour ma part, je lui avais apporté du Québec, à l'occasion de cette soutenance, l'affiche publicitaire grand format de la bière québécoise « [Eau bénite](#) » brassée par Unibroue, cadeau qui l'a suivi dans ses déménagements successifs.



**Vivre et comprendre la messe,**  
un autre ouvrage parmi les  
nombreuses publications de  
Paul de Clerck

© Marie-Josée Poiré



Paul de Clerck aimait le Québec et ses habitants. Il y a souvent séjourné, avec des membres de sa famille (une de ses cousines résidait à Longueuil) ou pour des colloques, temps d'enseignement et périodes de recherches. Je l'ai accompagné quelques fois dans de courts périples. Je garde entre autres en mémoire une escapade de deux jours vers Rimouski, aller par la rive nord du fleuve Saint-Laurent, retour par la rive sud. Après une traversée tumultueuse entre Forestville et Rimouski, nous sommes allés prendre un repas avec M<sup>re</sup> Bertrand Blanchet, alors président de la Commission épiscopale de liturgie de la CECC. Nous sommes ensuite revenus par la route 132, nous arrêtant pour admirer l'église de Trois-Pistoles puis pour acheter du poisson fumé que nous avons dégusté avec une bière Trois-Pistoles à un arrêt routier près de Saint-Jean-Port-Joli. Le voyage fut couronné par un gigantesque cornet de crème glacée trempée dans le chocolat – en bon Belge qui se respecte – à la glacerie « Chocolats favoris » de Lévis, qu'il avait découverte quelques années auparavant. Il avait d'ailleurs déclaré que c'était « la meilleure crème glacée au monde ».

En mars 2016, de passage en Belgique pour des réunions, j'avais devancé mon arrivée pour passer quelques heures avec Paul. Je le savais malade, au début de cette maladie qui fait vivre un long chemin de croix aux personnes atteintes et à leurs proches. Le dernier soir, assis dans un restaurant en mangeant un bon repas accompagné d'une bière belge, nous avons commencé à discuter de je ne sais plus quel sujet liturgique. La conversation, qui s'annonçait passionnée comme la plupart de celles que nous avons eues au fil des ans, s'est soudain interrompue quand Paul m'a regardé dans les yeux et m'a dit : « Tu sais, Marie-Josée, je ne suis plus là... » Mystère d'une personne, drame d'une vie toute donnée à des passions – Dieu, la liturgie, la pastorale, l'enseignement et la recherche – que la maladie d'Alzheimer rend soudain étrangère.

Pour Paul De Clerck, la liturgie n'était pas abstraite ou désincarnée. Expérience du Mystère pascal, elle nous y plonge et le grave au cœur même de nos identités pour que nous puissions en vivre et en témoigner en transformant le monde pour qu'il soit plus beau, plus juste et plus en paix. La paix... L'enfant de la Deuxième Guerre mondiale qu'était Paul De Clerck terminait ainsi l'introduction de *L'intelligence de la liturgie* : « La liturgie proclame et chante que l'Agneau de Dieu porte et enlève le péché du monde qui éclate de manière si flagrante sous nos yeux ; c'est à lui qu'elle demande : "Donnons la paix."<sup>2</sup> » En 2025, alors que notre monde est toujours profondément déchiré par des guerres, que les cris de la terre et des pauvres montent vers Dieu, ces mots disent avec justesse la signification de la liturgie et de la vie de celui qui l'a servie et aimée. Merci et à-Dieu, Paul, et au plaisir de boire avec vous, un jour, une bière au ciel !

Marie-Josée Poiré

<sup>2</sup> Paul de Clerck, *L'intelligence de la liturgie*, Paris, Cerf, 1995, p. 17.

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



# Échos de l'actualité



© Jeanne Labbé, « Bâtir un monde »

SOCIETAS  
2025  
LITURGICA

## Congrès de la Societas liturgica, Paris, 2025

La *Societas liturgica*, association internationale œcuménique de recherche et de réflexion sur la liturgie, a tenu son congrès biennal à Paris du 28 juillet au 1<sup>er</sup> août 2025. L'événement réunissait environ 300 congressistes venus de partout et appartenant à pratiquement toutes les confessions chrétiennes.

La [problématique du congrès](#) s'organisait autour du thème « L'assemblée liturgique dans ses espaces » :

Dans le profond ressourcement en tradition opéré au XX<sup>e</sup> siècle par le Mouvement liturgique, les liturgistes ont procédé, notamment dans les milieux sensibles à la question œcuménique, à une réévaluation du sacerdoce baptismal en tant que fondement théologique de la participation active des baptisés à l'action liturgique. Ainsi peu à peu s'est imposée la conception d'une assemblée envisagée comme sujet intégral de l'action liturgique. [...] Dès l'origine, l'espace des célébrations liturgiques chrétiennes a été soumis à des tensions, en constante recomposition dans des contextes très variables, et qui jouent tout au long de l'histoire du christianisme. [...] Ces recompositions se poursuivent en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, avec probablement une sensibilité accrue à la diversité des cultures, des affiliations, des genres, etc., au sein des assemblées liturgiques. Le congrès 2025 de la *Societas liturgica* se propose d'aborder cette question de l'articulation entre l'espace de célébration et l'ecclésiologie liturgique. Il s'agit d'interroger, à travers l'économie des espaces de célébration, les représentations ecclésiologiques et politiques à l'œuvre dans les choix qui sont posés.

C'était Paris, mais ce n'étaient pas des vacances ! Les trois journées centrales du congrès comportaient chacune deux conférences principales, suivies de six ateliers de 45 minutes ! Au total donc, plus de 120 communications, majoritairement en anglais, mais aussi pour une bonne part en français et quelques-unes en allemand (les 3 langues officielles de la *Societas*). On trouve sur la [page d'accueil du congrès 2025](#) la liste des communications principales et des thèmes abordés dans chacun des ateliers.



© Institut supérieur de liturgie (Gilles Drouin)

# Échos de l'actualité

Chacune de ces journées était encadrée par une prière du matin et une prière du soir, dans des lieux et selon des modes nous faisant goûter concrètement à la dimension œcuménique de l'association : des chapelles catholiques bien sûr, mais aussi un temple protestant, une église orthodoxe...

C'était Paris... Et que serait Paris sans la cathédrale Notre-Dame, réouverte en décembre dernier après le terrible incendie de 2019 ? La « dame » nous a ouvert ses portes dès le soir d'ouverture, pour une liturgie stationnelle privée où les déplacements à l'intérieur du majestueux sanctuaire bientôt millénaire nous ont permis, tout en priant, d'en découvrir la splendeur retrouvée. Elle est si bien restaurée, si bien décapée de la suie héritée non seulement de l'incendie, mais aussi de siècles de lent encrassage, que pratiquement personne parmi les congressistes ne l'avait encore vue dans cet état ! Les piliers, la grande rosace, les chapelles latérales... tout cela si lumineux !



© Institut supérieur de liturgie (Gilles Drouin)



© Institut supérieur de liturgie (Gilles Drouin)

La dernière journée, pour sa part, voulait honorer de façon bien concrète le thème du colloque, en donnant aux congressistes la possibilité de bénéficier de visites guidées de lieux de culte spécifiques, témoins de formes variées de célébration liturgique : on a ainsi pu revoir Notre-Dame (cette fois au gré d'une visite commentée), mais aussi visiter l'église Saint-François de Molitor (voir [Vivre et célébrer, numéro 251](#), p. 29), la cathédrale orthodoxe russe [Saint-Alexandre-Nevisky](#), le château de Versailles et [sa chapelle](#), l'[Oratoire du Louvre](#), la [Basilique-cathédrale Saint-Denis](#) (tombeau des rois de France).

Le thème de l'aménagement des espaces liturgiques dans l'esprit du 2<sup>e</sup> Concile du Vatican a été abordé dans le [numéro d'automne 2024](#) de notre revue. Il était annoncé comme le volet 1. Nos lectrices et

lecteurs l'auront deviné : quand le congrès parisien de cet été aura déchanté, quand on en aura recueilli les fruits, il sera alors possible, dans un volet 2, d'élargir la perspective en reprenant des questions essentielles, telles :

- Que donne à voir et à vivre l'économie générale de nos espaces de célébration en termes d'ecclésiologie ?
- Comment l'assemblée façonne-t-elle son espace de célébration et se laisse-t-elle former par lui ?
- Comment l'aménagement et l'utilisation de l'espace favorisent-ils la pleine participation de tous à l'action liturgique, l'appartenance au corps célébrant, l'inclusivité, la diversité, l'exercice d'une pluri-ministèrialité ?
- Comment l'espace de nos assemblées manifeste-t-il les dimensions horizontale et verticale de l'action liturgique, l'ouverture sur la liturgie céleste ?

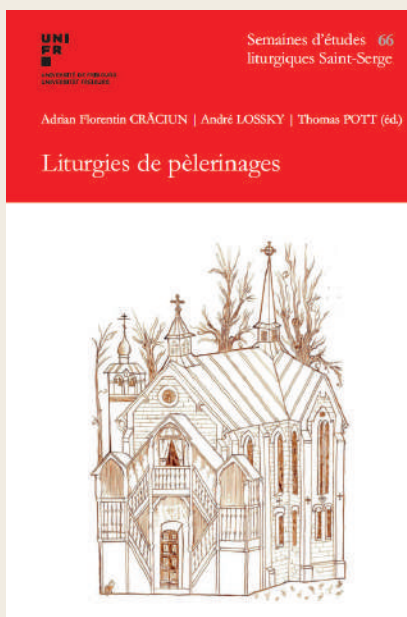
Le prochain congrès de la Societas liturgica aura lieu à Rio de Janeiro (Brésil) à l'été 2027, autour du thème suivant : « De l'inculturation à la décolonialité : Liturgie dans un monde en conflit ».



***Liturgies de pèlerinages***  
**[Semaines d'études**  
**liturgiques, 66]**

ADRIAN FLORENTIN CRĂCIUN,  
 ANDRÉ LOSSKY ET THOMAS POTT,  
 DIR. MÜNSTER, ASCHENDORFF VER-  
 LAG, 2021, 295 P.

**L**iturgies de pèlerinages est le recueil des contributions proposées lors de la 66<sup>e</sup> Semaine d'études liturgiques de l'Institut Saint-Serge de Paris, tenue en 2019. Il réunit vingt-et-un textes qui interrogent, chacun à sa manière, la nature liturgique du pèlerinage chrétien. Compte tenu de son ancrage dans cet institut de théologie orthodoxe, l'ouvrage porte une attention particulière aux traditions orientales et byzantines, mais il fait également place à des expériences et réflexions liées aux contextes catholiques et protestants. Il propose une relecture du pèlerinage non comme simple dévotion populaire ou déplacement vers un lieu sacré, mais comme expérience liturgique à part entière, où le corps, l'espace, la mémoire et la communauté se rejoignent dans une célébration vivante du mystère chrétien.



Un certain nombre de contributions analysent différentes traditions pérégrines. Sans toutes les citer, notons, pour en suggérer la variété : « Naissance d'un pèlerinage : Saint-Babylas, près d'Antioche » (Marcel Metzger) ; « Procession et commémoration d'un séisme au Sinai : célébration pénitentielle byzantine au XIII<sup>e</sup> siècle » (André Lossky) ; « Le pèlerinage marial de Foy Notre-Dame (1609) » (André Haquin) ; « Un pèlerinage protestant : l'Assemblée du Désert » (Nicolas Cochand) ; « À Lourdes, la procession eucharistique comme expérience de l'Église » (Anne Righini).

Trois articles analysent théologiquement la dimension rituelle et liturgique du pèlerinage ; ils revêtent un intérêt particulier pour le présent numéro de *Vivre et célébrer*. Ainsi, dans un article intitulé « Liturgies de pèlerinage et pèlerinages liturgiques : sondages dans une relation existentielle », Thomas Pott explore la relation profonde et souvent paradoxale entre liturgie et pèlerinage. À travers des références bibliques, notamment les pèlerins d'Emmaüs, il montre que le pèlerinage ne se limite pas à un déplacement vers un lieu sacré, mais qu'il peut devenir une véritable expérience liturgique, même en dehors des cadres rituels traditionnels. De la sorte, plutôt que de considérer la liturgie et le pèlerinage comme simplement juxtaposés ou complémentaires, Pott propose de les envisager comme intimement liées dans une dynamique existentielle. Il insiste sur le fait que les liturgies associées aux lieux de pèlerinage ne suffisent pas à définir ce qu'est une « liturgie de pèlerinage ». Ce concept ne peut être pleinement compris qu'en tenant compte du cheminement intérieur du pèlerin, de sa disposition spirituelle, et de la transformation que ce voyage opère en lui. Cherchant à identifier ce qui rend un pèlerinage authentiquement liturgique, au-delà des simples pratiques culturelles, l'auteur affirme que la véritable liturgie de pèlerinage est celle qui transforme le cheminement humain en sacrement, en *mysterion*, révélant la présence de Dieu dans la démarche même du pèlerin. C'est dans cette rencontre intérieure, souvent imprévisible, que le pèlerinage devient liturgie, et que la liturgie devient pèlerinage.

Retour  
à la table  
des  
matières

Dans « Participer au chemin du Christ », Jean-Claude Reichert approfondit le parcours biblique, ce qui lui permet de distinguer le pèlerinage chrétien des pratiques culturelles juives de l'Ancien Testament. À travers une lecture attentive des Évangiles de Jean, Luc et Marc, il montre que celui-ci ne se définit pas par un déplacement vers un lieu sacré, mais par une marche intérieure vers le Christ lui-même, qui devient la véritable destination. Reichert conclut que le pèlerinage chrétien, bien plus qu'un déplacement géographique, est avant tout une rupture avec la vie ordinaire, une entrée dans la vulnérabilité et la reconfiguration de soi. Il propose de penser une liturgie du pèlerinage qui accompagne cette transformation, en l'enracinant dans le chemin pascal du Christ.

Enfin, dans « Liturgie, pèlerinage et dévotions populaires : anatomie historique et théologique d'une tension », Gilles Drouin met en lumière une tension persistante entre la liturgie, pratique officielle et régulée de l'Église, et les expressions plus spontanées et populaires de la foi, souvent associées aux pèlerinages. Il montre comment le Mouvement liturgique des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles a hérité de cette réserve et a insisté sur la primauté de la liturgie et la participation active des fidèles, marginalisant en conséquence les pratiques paraliturgiques. Poursuivant dans cette voie, le Concile Vatican II, tout en reconnaissant la valeur des « pieux exercices », les a subordonnés à la liturgie. Drouin souligne cependant comment cette position a évolué avec le *Directoire sur la piété populaire et la liturgie* (2001), lequel cherche un équilibre en valorisant les sanctuaires comme lieux exemplaires de célébration, tout en intégrant les pratiques populaires dans une dynamique missionnaire et caritative. Il souligne enfin les efforts du pape François pour valoriser fortement la piété populaire et les pèlerinages, les considérant comme des expressions authentiques de la foi, enracinées dans la culture des peuples et porteuses d'une action évangélique. Le pape y reconnaît une œuvre de l'Esprit Saint, parfois plus spontanée et incarnée que les formes liturgiques traditionnelles, ouvrant ainsi la voie à une théologie de la piété populaire.

L'ensemble de l'ouvrage, autant par son regard sur certaines expériences concrètes que par ses analyses théologiques, montre bien comment le pèlerin est en quelque sorte acteur d'un rite qui dépasse les cadres institutionnels et qui engage tout l'être dans une montée vers Dieu. Le livre va même jusqu'à intégrer des dimensions cosmiques et environnementales, ouvrant à une nouvelle façon de comprendre la pertinence contemporaine de la démarche pèlerine.

*Liturgies de pèlerinages* offre donc une vision nuancée du pèlerinage comme *lieu liturgique élargi*, où le rite s'incarne dans le déplacement, la prière, la musique, la mémoire et la communauté. Ces liturgies en chemin, parfois marginales, parfois codifiées, témoignent de la vitalité du culte chrétien lorsqu'il s'ouvre à l'espace, au corps et à l'histoire. Elles invitent à penser la liturgie non seulement comme un ensemble de gestes normés, mais comme une expérience vécue, transformante, profondément ecclésiale.

DANIEL LALIBERTÉ

## Clés pour une Église synodale

ISABELLE MOREL, CHRISTOPHE RAIMBAULT ET DAVID SENDREZ, DIR. PARIS, SALVATOR, 2024, 170 P.

Dans le diocèse où j'ai la joie de travailler depuis cinq ans, le mot « synodalité » déclenche des crises d'allergie chez certaines personnes qui la voient comme un dossier de plus ou de trop dans leur horaire déjà trop chargé, plutôt que de la considérer, comme nous y appelait le défunt pape François, comme une manière de vivre en Église.

Par ailleurs, certains pourront aussi se demander : est-il pertinent de présenter un ouvrage publié entre la première et la deuxième session de la XVI<sup>e</sup> Assemblée générale ordinaire du Synode des

Retour  
à la table  
des  
matières



évêques, et donc avant que le [document final](#) issu de la session de 2024 soit publié et reconnu par le pape François comme faisant « partie du Magistère ordinaire du Successeur de Pierre » (note du pape François accompagnant le document final) ? Ne vaudrait-il pas mieux présenter un livre prenant en compte celui-ci ? Sans compter que pour plusieurs, la démarche synodale amorcée par l'Église en 2021 s'est terminée avec la seconde session tenue à Rome en octobre 2024.

Plusieurs de ces arguments méritent considération, mais ils n'enlèvent rien à la valeur du livre *Clés pour une Église synodale*. Ce dernier est le fruit de la réflexion de 15 enseignants et enseignantes du Theologicum (Faculté de théologie) de l'Institut catholique de Paris. Ceux-ci ont voulu « participer au processus synodal en apportant [leurs] compétences propres » et « proposer un petit ouvrage, facilement accessible, qui puisse accompagner la réflexion synodale à tous les niveaux de l'Église de France » (p. 10). S'ils ont voulu d'abord s'adresser à l'Église de France, les Églises d'autres pays se retrouveront dans la réflexion faite et les questions soulevées.

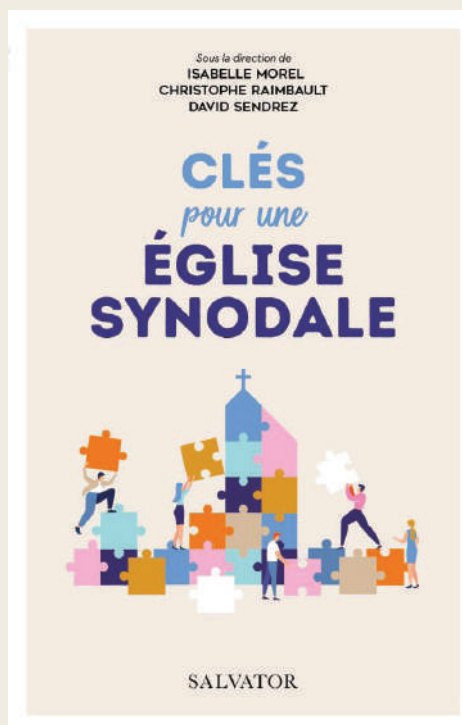
L'ouvrage se divise en trois grandes parties, « Une Église synodale », « Une dimension communautaire au service de la mission » et « À quelles conversions missionnaires sommes-nous appelés ? ». Dans chacune, cinq ou six courts chapitres (entre six et dix pages chacun) s'inscrivent dans les grands axes de la réflexion théologique : théologie fondamentale et pastorale, éthique, études bibliques, liturgiques et œcuméniques, etc. Chaque chapitre se termine par un encadré « En pratique » proposant des questions « comme autant de pistes de réflexion possibles, pour nourrir des échanges et des débats » (p. 15).

Les lecteurs et lectrices de *Vivre et célébrer* apprécieront que trois chapitres s'intéressent aux enjeux des rapports entre liturgie et synodalité, déjà abordés dans les numéros [245-246](#) et [248](#) de la revue. Jean-Louis Souletie propose de considérer la liturgie comme une pédagogie de la synodalité (p. 49-57). Gilles Drouin réfléchit à la liturgie comme lieu de vérité pour une pluriministèrialité heureuse (p. 87-96). Patrick Prétot, pour sa part, aborde la question du langage liturgique entre tradition et culture (p. 135-142).

Outre ces trois articles, l'ensemble de l'ouvrage m'a donné envie de poursuivre la réflexion, de préférence en échangeant avec d'autres. Les contributions d'Isabelle Morel, « Synodalité : de l'expérience à vivre à la dimension spirituelle » (p. 21-27), de Sophie Raymond, « Le dialogue comme présence au monde et pour autrui. Une lecture de Lc 1, 39-56 » et de Xavier Gué, « Une missiologie d'en bas ? » (p. 125-134) m'ont donné le goût de les reprendre en lien avec le document final d'octobre 2024 et le processus synodal appelé à se continuer dans les milieux.

Car la démarche synodale n'est pas terminée. Le pape François avait annoncé des suites au processus amorcé en 2021 ; le pape Léon a confirmé celles-ci en validant en juin dernier des [Pistes pour la phase de mise en œuvre du Synode 2025-2028](#). Dans cette perspective, *Clés pour une Église synodale* demeure un outil utile, avec d'autres parus ou à paraître, pour chercher à mieux vivre synodalement en Église, y compris dans la mise en œuvre de la liturgie.

MARIE-JOSÉE POIRÉ



Retour  
à la table  
des  
matières



### La photo de la page couverture

Pixabay.com

(Les crédits des autres photos et des illustrations insérées dans la revue sont inscrits dans les pages où elles apparaissent.)

# Vivre ET célébrer

Revue de pastorale liturgique  
et sacramentelle

*Vivre et célébrer* est une revue de réflexion et de formation à l'expérience liturgique et sacramentelle. Elle s'adresse aux responsables, aux intervenants et intervenantes en liturgie et à toutes les personnes qui souhaitent intégrer l'expérience liturgique et sacramentelle à leur engagement ecclésial et social. Chaque numéro comporte un dossier thématique, des fiches sur des pratiques liturgiques, des chroniques, des documents et des informations émanant de diverses instances ecclésiales.

*Vivre et célébrer*, vol. 59, n° 253, Copyright © Concacan Inc., 2025.  
Tous droits réservés.

Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la  
[Licence Creative Commons Attribution - Pas d'utilisation  
Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](#).



Si par inadvertance, l'auteur a omis d'obtenir une permission pour l'utilisation d'une œuvre protégée, l'éditeur, sur avis du détenteur, ajoutera la mention de droit d'auteur dans le prochain tirage de la revue.

**Comité d'orientation** : Gaëtan Baillargeon, Marilena Berardinelli, Michel Boutot, Joël Chouinard, Serge Comeau, M<sup>gr</sup> Louis Corriveau, Mario Coutu, Marijke Desmet, Daniel Laliberté, Rémi Lepage, Robert Mager, Louis-André Naud, Marie-Josée Poiré, Patrick Vézina.

### Rédaction

OFFICE NATIONAL DE LITURGIE  
2500, promenade Don Reid, Ottawa (Ontario) K1H 2J2

Tél. : 613 241-9461 poste 137

Télé. : 613 241-9048

Courriel : [onl@cecc.ca](mailto:onl@cecc.ca)

Site web : [cecc.ca](http://cecc.ca)

Daniel Laliberté, directeur

Robert Mager, rédacteur en chef

Mario Coutu, coordonnateur (adjoind à la rédaction et mise en page)

### Conception graphique

[Charles Lessard, graphiste](#)

### Abonnement

L'abonnement est gratuit. Pour recevoir *Vivre et célébrer* dès sa publication, [cliquez ici](#) ou contactez-nous par téléphone à l'Office national de liturgie, au numéro ci-dessus.

Les numéros antérieurs à 2017 (en version imprimée) ont été numérisés et sont maintenant disponibles en ligne. Vous pouvez y accéder directement en cliquant [ici](#).

Retour  
à la table  
des  
matières

DÉPÔT LÉGAL : Bibliothèque et Archives Canada

ISSN 1911-754X

DÉPÔT : Bibliothèque et archives nationales du Québec, Montréal

